26e ANNÉE (3e SÉRIE) N° 24 16 JUIN 1904
(CE NUMÉRO A UN SUPPLÉMENT DE 16 PAGES)

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les jeudis

F. PERRIOT
Ancien supérieur du Grand Séminaire de Langres
DIRECTEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF

A. ROZIER
Dr en théologie
SOUS-DIRECTEUR

L'abonnement, pour tout l'Univers, est de 15 francs avec le Supplément : L'Ami du Clergé paroissial ; *de 10 francs sans le Supplément.*

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de l'*Ami du Clergé*, Maison St-Pierre, rue Tassel, à Langres (Hte-Marne).

Causerie de l'AMI sur les « Revues »

SOMMAIRE

I. George Sand enfant. — II. George Sand au couvent. La vocation religieuse. — III. Le retour au monde et la crise de la foi. — IV. Le mariage et la séparation. — V. La vocation littéraire. — VI. Vue d'ensemble de son œuvre. — VII. Théorie de l'amour dans George Sand. — VIII. De la portée morale des mauvaises lectures. — IX. Ce que George Sand elle-même concluait de ses romans. — X. Mme Marcelle Tinayre et *La Vie amoureuse de François Barbazanges*. — XI. L'adultère et le Code pénal. — XII. *Jep*, de M. Emile Pouvillon. — XIII. La Chine de M. Charles Petit. — XIV. Mme Myriam Harry à Jérusalem. — XV. Loti en Perse. — XVI. Pieds pudiques. — XVII. Idéals d'Amérique. — XVIII. Ascétisme et sociologie. — XIX. Ascétisme et philosophie, *La Pensée contemporaine*, de M. Elie Blanc. — XX. Lettres de cachet. — XXI. Mme de Montespan et les bouchers de Paris. — XXII. Pascal amoureux. — XXIII. La Madone dans les poésies de Jacopone de Todi. — XXIV. Une prière inédite de saint Augustin.

I. — M. Louis Maigron a publié *(Revue de Paris*, 1er et 15 décembre 1903, 15 janvier 1904) sous ce titre : *George Sand et les mœurs*, une étude dont la conclusion est que *Indiana*, *Valentine*, *Jacques* et *Lélia*, s'ils n'ont abouti qu'à des catastrophes dans la plupart des cas particuliers, devaient contribuer et ont contribué à l'amélioration des mœurs en général et des lois : — « De là le double jugement qu'il sera toujours légitime d'en porter... Cette partie de l'œuvre de George Sand s'attirera toujours les plus vifs éloges comme les plus sévères critiques, et elle méritera les uns et les autres également. Tout compte fait, les éloges prévaudront, et ce sera justice... Le bien dont la société lui est à jamais redevable aura vite effacé le mal qu'elle a pu causer *accidentellement* à *quelques-uns, — il y a d'ailleurs si longtemps!* (!) »

Ce qu'il y a de légitime dans les revendications du féminisme et d'antichrétien dans le code matrimonial tel qu'il est sorti de la Révolution, les améliorations que depuis quinze et vingt ans la législation en nos divers pays d'Europe, mais en France moins qu'ailleurs, tend à apporter à la condition légale des femmes, nous l'avons dit à plusieurs reprises déjà (l'an dernier encore, p. 275-276). Mais il n'est jamais venu à la pensée d'aucun de nos législateurs contemporains d'attribuer en tout ceci un mérite quelconque à l'influence de George Sand. Ce que nous retiendrons du travail de M. Louis Maigron, et ce qu'il met en vive lumière grâce à un copieux dépouillement de correspondances privées et de récits de la *Gazette des Tribunaux*, c'est que l'inconscience eut une grande part, une part immense, dans l'œuvre de George Sand, et qu'elle-même était la première à s'étonner des sataniques intentions qu'on lui prêtait, la première aussi à s'affliger des ravages que ses romans produisaient en des âmes mal défendues contre la tentation.

Elle chanta son cœur et sa passion, son « idéal de douceur et de poésie, » écrit-elle, comme chante un oiseau, comme chante une femme. Qu'eût-elle chanté autre chose? Elle portait en elle tout un héritage de passion. Elle était l'arrière-petite-fille du maréchal de Saxe, le premier à l'amour comme à la guerre. Son grand-père fut Dupin de Francueil, l'élégant Francueil des Mémoires de Mme d'Epinay, celui que Duclos appelle le hanneton, qui avait passé la soixantaine quand il s'unit à la belle Aurore de Saxe, fille reconnue du maréchal, une des figures les plus spirituelles de ce temps qui se connaissait en esprit, « philosophe » d'ailleurs endurcie qui doit porter la plus lourde part de responsabilité dans les égarements de sa petite-fille. Du mariage de Dupin de Francueil et d'Aurore de Saxe naît Maurice Dupin, qui embrasse avec fougue les idées de la Révolution. Il était lieutenant à l'armée d'Italie quand il rencontra à Milan une petite actrice de théâtre ambulant, Parisienne comme lui, déjà mère, Sophie Delaborde : la liaison est durable, et, malgré l'opposition très vive de la mère du jeune lieutenant, le mariage est conclu juste un mois avant la naissance d'Aurore, la future George Sand (4 juillet 1804).

La naissance de la petite Aurore fut si rapide

qu'elle eut lieu au milieu d'un petit concert de famille, son père jouant du violon et sa mère en robe rose : « Elle est née en musique et dans le rose, dit un assistant, elle aura du bonheur. » Sa première enfance se passa dans un modeste appartement de la rue Grange-Batelière. Dès lors elle était dévorée d'un besoin étrange de mouvement, et n'y échappait que dans les fantaisies de son imagination. Sa mère, pour la réduire au calme, l'enfermait d'un cercle de chaises, avec un tabouret au milieu : l'enfant, au lieu de se débattre, s'apaisait immédiatement, et se mettait à raconter à mi-voix d'interminables histoires où elle logeait tous ces incidents merveilleux dont la tête des enfants est toujours pleine : « Eh bien! Aurore, lui disait-on, est-ce que ton prince n'est pas encore sorti de la forêt? Ta princesse aura-t-elle bientôt fini de mettre sa robe à queue et sa couronne d'or? — Laissez-la tranquille, disait brusquement sa mère, je ne peux travailler en repos que quand elle commence ses romans, entre quatre chaises. »

A quatre ans (1808), un voyage en Espagne vient interrompre cette monotone existence : Mme Maurice Dupin accompagna avec son enfant son mari jusqu'à Madrid. Au retour, on s'arrêta à Nohant, chez la grand'mère. Ce fut le premier séjour de George Sand dans ce lieu qu'elle a immortalisé et qui garde aujourd'hui son tombeau. C'est là qu'un tragique événement brisa pour toujours sa vie et commença la série de ses malheurs : elle perdit son père des suites d'une chute de cheval. Dès lors, le conflit qui n'avait cessé de gronder entre sa mère et sa grand'mère, prend une forme aiguë : il faut songer à la séparation. Mais à qui sera confiée l'enfant? La loi et le sang parlent en faveur de la mère; mais Mme Dupin de Francueil n'a jamais considéré, dans le fond de son cœur, l'ancienne maîtresse de son fils comme sa véritable épouse; et de plus, elle n'admet pas que l'unique héritière de la fortune et du nom de son mari soit élevée par la fille d'un maître paulmier et oiselier qui sait à peine l'orthographe et qui a déjà la charge d'une enfant née on ne sait où d'un père inconnu. La mère s'éloigne douloureusement, sans ressources, et reprend la route de Paris; l'enfant reste à Nohant, avec sa grand'mère.

Ce fut son malheur, à jamais irréparé. Sa grand'mère l'aimait sans doute, mais à la façon d'une grande dame, d'une tendresse un peu réservée, majestueuse et lointaine; et que c'étaient peu là les caresses de sa mère, brusques et rudes parfois, mais toujours si expansives et si sincères! La mère aussi, active, ingénieuse, ayant gardé de son ancienne profession de modiste l'habitude de travailler de ses doigts et de tout faire elle-même, eût appris à l'enfant à partager ses goûts, à chercher dans le travail des mains une diversion aux tendances rêveuses de son imagination, qui ne pouvaient au contraire que se développer lamentablement dans la solitude de Nohant, aux côtés d'une grand'mère dont l'existence oisive ne connaissait d'autre horizon que son salon et son jardin, d'autre mouvement que les saillies de l'esprit [1]. La mère surtout n'eût pas laissé sa fille grandir sans religion; car, en dépit de sa vie d'aventures, elle avait gardé un fond solide de religion. Elle traitait hautement les prêtres de cafards, à qui elle ne voulait point confier ses pensées parce qu'ils les comprendraient tout de travers (que de personnes en disent autant et ne sont pas toujours sans excuse!); mais elle n'eût pas volontiers manqué à la messe le dimanche, et lorsque sa belle-mère raillait ses contradictions : « J'ai ma religion, répondait-elle : de celle qui est prescrite, j'en prends et j'en laisse ce qui me convient. » Et cette religion à elle, elle entendait la transmettre à sa fille : à peine la petite Aurore commença-t-elle à parler que sa mère lui apprit à balbutier quelques prières et à dire chaque soir avant de s'endormir : « Mon Dieu! je vous donne mon cœur. »

La mère éloignée, la grand'mère n'eut qu'un souci : ce fut d'empêcher sa petite-fille de verser dans la superstition. L'enfant cependant lisait l'Evangile; mais elle avait soin de cacher à sa grand'mère les torrents de larmes que lui arrachait le récit de la vie et de la mort de Jésus. Larmes d'imagination sans doute, mais qui, sous le rayon de la grâce, eussent pu devenir si fécondantes! L'enfant pleurait sur Jésus comme elle pleurait sur Clorinde et sur Andromaque; car elle lisait aussi l'*Iliade* et la *Jérusalem délivrée*. Elle les lut pour la première fois à onze ans, et comme elle les trouva courtes! et qu'elle fut contrariée d'arriver à la dernière page! Déjà elle s'essayait à écrire; et dans son impuissance à traduire à son gré les conceptions confuses de sa fantaisie, elle créa de toutes pièces, dans sa pensée, un poème épique dont le héros, *Corambé*, réunissait en lui toutes les perfections, sorte de Dieu ou de Génie, pur et charitable comme Jésus, rayonnant et beau comme Gabriel, avec la grâce aussi des nymphes

[1] Vous avez un fort joli spécimen de cet esprit du XVIIIe siècle, tout de superficie et sans âme, dans ces réflexions de la grand'mère, paraphrasant à sa manière le mot de Talleyrand (que qui n'a pas vécu avant 1789 ne sait pas la douceur de vivre) :

« Est-ce qu'on était jamais vieux dans ce temps-là? disait-elle. On n'avait pas d'infirmités importunes. Si on avait la goutte, on marchait quand même et sans faire la grimace. On n'avait pas ces préoccupations d'affaires qui gâtent l'intérieur et rendent l'esprit épais. On savait se ruiner sans qu'il y parût, comme de beaux joueurs qui perdent sans montrer d'inquiétude et de dépit. On se serait fait porter à demi mort à une partie de chasse. On trouvait qu'il valait mieux mourir au bal ou à la comédie que dans son lit entre quatre cierges et de vilains hommes noirs. On jouissait de la vie, et, quand l'heure de la perdre était venue, on ne cherchait pas à dégoûter les autres de vivre. »

Et elle ajoutait en riant :

« *C'est la Révolution qui a amené la vieillesse dans le monde.* »

On savait rester jeune en ce temps-là pour l'amour du monde, pour ne pas importuner le monde. Et nous, pourquoi ne saurions-nous pas rester jeunes aussi pour l'amour de Dieu et pour l'amour des âmes?

d'Orphée et la chaste fierté de Diane ou de Pallas, redresseur de torts et bienfaiteur universel, ministre céleste d'un Dieu supérieur et tout-puissant qui prolongeait son exil parmi les hommes pour le punir de son unique défaut, un excès d'amour et de miséricorde envers l'humanité. Elle lui éleva secrètement un autel au plus profond d'un taillis où elle se glissait en cachette ; puis un jour, s'y étant vue surprise par un petit paysan qui s'écria derrière elle : « Oh ! mam'zelle, le joli petit reposoir pour la Fête-Dieu ! » le mystère fut rompu et l'autel abandonné, mais non certes le poème, qui ne cessa d'occuper son adolescence.

Quelle richesse de cœur et quelle soif de Dieu nous révèle tout ceci ! Un beau jour, tout à coup, on vint lui annoncer qu'elle allait faire sa première communion. La grand'mère avait cru devoir en passer par cette concession vis-à-vis des préjugés de l'endroit ; mais elle eut soin d'avertir l'enfant qu'il fallait faire cet acte de bienséance décemment, et bien se garder d'outrager la sagesse divine et la raison humaine jusqu'à croire qu'elle allait « manger son Créateur. » C'est dans cette insouciance et cette ignorance que George Sand fit sa première communion, entraînée d'ailleurs par sa grand'mère, les jours qui précédèrent et qui suivirent, en des dissipations voulues qui devaient étouffer tout appel de la grâce [1].

Une première communion profanée, quel coup terrible dans la vie d'une enfant ! La grand'mère va bientôt lui en porter un second. Elle l'a empêchée de rencontrer et d'aimer son Dieu ; elle va détruire en elle irrémédiablement l'amour de sa mère. L'enfant n'avait jamais cessé de penser à sa mère et de caresser l'espoir de lui être bientôt réunie. La perfidie d'une femme de chambre en avise la grand'mère : celle-ci, après avoir quelques jours tenu rigueur à sa petite-fille, la fait descendre un matin dans sa chambre à coucher : « Restez à genoux, lui dit-elle d'un ton vibrant et amer, et m'écoutez avec attention, car ce que je vais vous dire, vous ne l'avez jamais entendu et jamais plus vous ne l'entendrez de ma bouche. Ce sont des choses qui ne se disent qu'une fois dans la vie parce qu'elles ne s'oublient pas. » Et du même ton glacial elle lui raconta tout le passé de sa mère, ses désordres, sa longue liaison avec Maurice Dupin et son mariage clandestin, sans d'ailleurs rendre justice à la fidélité que sa belle-fille avait gardée à la mémoire de Maurice : « Votre mère est une femme perdue, termina-t-elle, et vous-même une enfant aveugle, qui voulez vous perdre avec elle. »

Quelle révélation pour une enfant de treize ans !

J'avais la gorge serrée, je sentais la sueur me couler du front, écrit George Sand ; je voulais interrompre, je voulais me lever, m'en aller, repousser avec horreur cette effroyable confidence ; je ne pouvais pas, j'étais clouée sur mes genoux, la tête brisée, et courbée par cette voix qui planait sur moi et me desséchait comme un vent d'orage.

Une crise de larmes la rendit à elle-même ; mais le mal était irréparable : « La vie recommença à couler pour moi comme un ruisseau tranquille ; mais le ruisseau était troublé et je n'y regardais plus. » Quelques mois plus tard, Mme Dupin de Francueil, effrayée de la sauvagerie de sa petite-fille, ayant parlé de la mettre au couvent à Paris, l'enfant accueillit avec une morne indifférence l'annonce de ce départ, qui pourtant devait la rapprocher de sa mère : « Au couvent, soit, » fit-elle.

II. — Elle entre donc au couvent des Augustines Anglaises, qui était la maison d'éducation en vogue à Paris pour les jeunes filles de la haute société, situé dans un quartier (rue des Fossés Saint-Victor, entre la Seine et le Val-de-Grâce) alors tout en jardins où les coqs chantaient à minuit comme en pleine campagne, sans rien de la raide régularité des constructions modernes, assemblage de cours et de maisons vieillies et tapissées de lierre et de jasmin, sorte de village en plein Paris, mais surtout asile de paix et de bonté. Les pages qu'y a consacrées George Sand à quarante ans de là sont certainement parmi les plus précieuses, les plus fines et les plus sympathiques que l'on puisse consulter sur l'éducation des couvents :

En général, dit-elle, on était bon comme Dieu dans cette grande famille féminine. Je n'y ai pas rencontré une seule méchante compagne, sauf mademoiselle D... (une sous-maîtresse laïque), et je n'ai trouvé que tendresse et tolérance. Comment ne chérirai-je pas le souvenir de ces années, les plus tranquilles, les plus heureuses de ma vie ? *J'y ai souffert de moi-même* au physique et au moral, mais en aucun temps et en aucun lieu je n'ai moins souffert *de la part des autres.*

Là, parmi ses compagnes, Aurore trouve trois catégories quasi officielles : *les diables, les bêtes* et *les sages.* Evidemment elle se range dans la première catégorie. Pendant plus d'un an, c'est une *diablerie* effrénée, une activité physique débordante, jointe à une complète paresse intellectuelle. Puis elle tombe dans un état de langueur, symptôme avant-coureur de quelque grand chan-

[1] Il faut lire le navrant détail de toutes ces choses dans l'autobiographie qu'elle-même, aux approches de la cinquantaine, nous a laissée de ses années d'enfance et d'adolescence (*Histoire de ma vie*, 4 vol. in-12, Paris, Calmann-Lévy). C'est un document capital, non pas seulement pour la biographie même de George Sand, mais pour la psychologie de l'enfance en général et surtout des imaginatives. C'est un document d'ailleurs qui d'un bout à l'autre respire la plus absolue (on serait tenté de dire la plus ingénue) sincérité, — sauf peut-être vers la fin, quand elle aborde le chapitre des relations avec son mari : non certes qu'elle y mette de passion, tout au contraire, mais précisément le ton voulu de réserve qu'elle y prend, le souci des convenances que l'on y sent, tranche sur la candeur et l'expansion naïve des confidences qui ont précédé.

Au surplus, les documents autobiographiques abondent sur George Sand. Outre *Histoire de ma vie*, elle nous a laissé *Souvenirs et Impressions*, puis sa *Correspondance*, puis *Lettres* et *Nouvelles Lettres d'un voyageur*, puis les préfaces de ses romans, et ses romans eux-mêmes, autant de « confessions. »

gement moral. Elle avait quinze ans. Elle ouvre la *Vie des Saints*, et se met à la feuilleter à l'église pendant la demi-heure que les *sages* y donnent à l'oraison. Les miracles la laissent incrédule ; mais la foi, le courage, le stoïcisme des martyrs et des confesseurs lui apparaissent comme de grandes choses et répondent à l'éveil des plus intimes fibres de son âme. Un tableau appendu aux murs de l'église représentait l'Agonie du Sauveur au Jardin des Olives : la mystérieuse grandeur s'en révèle un matin à elle, elle est prise de larmes qu'elle essuie bien vite, confuse de son émotion inexpliquée. Le soir, plus ennuyée que jamais de la *diablerie*, l'idée lui vient d'entrer à l'église, où les religieuses et les *sages* du couvent faisaient leurs dévotions. Par un reste d'orgueil, elle se leurrait elle-même de la pensée qu'elle ne venait là que pour se documenter sur l'attitude des *sages* et se payer le lendemain leur tête en compagnie des *diables*. Mais à peine a-t-elle franchi la porte, elle est saisie. C'est la première fois peut-être qu'elle voyait l'église dans l'ombre d'un beau soir d'été. Pas d'autre lumière que la petite lampe du sanctuaire, dont la flamme blanche se répétait dans les marbres polis des dalles, comme une étoile dans une eau immobile. On avait laissé ouverte, à cause de la chaleur, la porte de fond du chœur, ainsi qu'une des grandes fenêtres qui donnaient sur le cimetière. Les parfums du chèvrefeuille et du jasmin couraient sur les ailes d'une fraîche brise. Les oiseaux chantaient. Une étoile perdue dans l'immensité apparaissait comme encadrée par le vitrage et semblait la regarder attentivement. C'était un mystère nouveau pour elle :

L'heure s'avançait, la prière était sonnée, on allait fermer l'église. J'avais tout oublié. Je ne sais ce qui se passait en moi. Je respirais une atmosphère d'une suavité indicible, et je la respirais par l'âme encore plus que par les sens. Tout à coup je ne sais quel ébranlement se produisit dans tout mon être ; un vertige passe devant mes yeux comme une lueur blanche dont je me sens enveloppée. Je crois entendre une voix murmurer à mon oreille : *Tolle, lege* [1]. Je me retourne, croyant que c'est une des religieuses qui me parle. J'étais seule... Je ne me fis pas d'orgueilleuse illusion ; je ne crus pas à un miracle. Je me rendis fort bien compte de l'espèce d'hallucination où j'étais tombée. Je n'en fus ni enivrée ni effrayée. Je ne cherchais ni à l'augmenter ni à m'y soustraire. Seulement je sentis que la foi s'emparait de moi, comme je l'avais souhaité, par le cœur. J'en fus si reconnaissante, si ravie qu'un torrent de larmes inonda mon visage. Je sentis que j'aimais Dieu, que ma pensée embrassait et acceptait pleinement cet idéal de justice, de tendresse et de sainteté que je n'avais jamais révoqué en doute, mais avec lequel je ne m'étais jamais trouvée en communication directe ; je sentis enfin cette communication s'établir soudainement comme si un obstacle invincible se fût abîmé entre le foyer d'ardeur infini et le feu assoupi dans mon âme. Je voyais un chemin vaste, immense, sans bornes, s'ouvrir devant moi, et je brûlais de m'y élancer. Je n'étais plus retenue par aucun doute, par aucune froideur. La crainte d'avoir à me reprendre, à railler en moi-même au lendemain la fougue de cet entraînement, ne me vint pas seulement à la pensée. J'étais de ceux qui vont sans regarder derrière eux, qui hésitent longtemps devant un certain Rubicon à passer, mais qui, en touchant la rive, ne voient déjà plus celle qu'ils viennent de quitter.

Oui, oui, le voile est déchiré, me disais-je, je vois rayonner le ciel, j'irai ! Mais avant tout, rendons grâces !

... Et mes larmes coulaient comme une pluie d'orage, mes sanglots brisaient ma poitrine, j'étais tombée derrière mon banc. J'arrosais littéralement le pavé de mes pleurs.

... Le côté miraculeux qui m'avait choqué (dans l'Evangile) ne m'occupa plus. Non seulement je n'avais plus besoin d'examiner, mais je sentais comme du mépris pour l'examen... Je me disais qu'il eût fallu être folle ou sottement ennemie de soi-même pour chercher à analyser, à commenter, à discuter la source de pareilles délices.

A partir de ce jour, toute lutte cessa, ma dévotion eut tout le caractère d'une passion. Le cœur une fois pris, *la raison fut mise à la porte* avec résolution, avec une sorte de joie fanatique. J'acceptai tout, je crus à tout, sans combat, sans souffrance, sans regret, sans fausse honte. *Rougir de ce qu'on adore*, allons donc ! Avoir besoin de l'assentiment d'autrui pour se donner sans réserve à ce qu'on sent parfait et chérissable de tous points ! Je n'avais rien de plus excellent qu'une autre dans le caractère ; mais *je n'étais point lâche, je n'aurais pas pu l'être*, l'eussé-je essayé.

Aurore Dupin était toute à Dieu. Ce fut un événement dans le couvent. Elle était l'âme de la *diablerie ;* la *diablerie* désormais ne battit plus que d'une aile, tandis qu'Aurore ne rêvait plus que chants pieux, soin des linges d'autel à la sacristie, colloques avec les religieuses à l'ouvroir, méditations solitaires au cimetière :

Ce cimetière, placé entre l'église et le mur du jardin des Ecossais, n'était qu'un parterre de fleurs, sans tombes et sans épitaphes. Le renflement du gazon annonçait seul la place des sépultures. C'était un endroit délicieux, tout ombragé de beaux arbres, d'arbustes et de buissons luxuriants. Dans les soirs d'été, on y était presque asphyxié par l'odeur des jasmins et des roses... Je passais là des heures de délices à rêver sans songer à rien. Je me perdais dans le rêve d'une mort anticipée, d'une existence de sommeil intellectuel, d'oubli de toutes choses, de contemplations incessantes. Je choisissais ma place dans le cimetière. Je m'étendais là en imagination pour dormir, comme dans le seul lieu du monde où mon cœur et ma cendre pussent reposer en paix.

Un jour, entendant une sœur converse lui raconter sa vocation, l'opposition de sa famille, la malédiction dont l'avait chargée son père, la nécessité où on l'avait mise de marcher sur le corps d'un petit enfant qu'elle avait élevé :

Je serai religieuse ! s'écrie Aurore. Ce sera le désespoir de mes parents, le mien par conséquent ; mais il faut ce désespoir pour avoir le droit de dire à Dieu : Je t'aime ! Je serai religieuse, mais non pas dame de chœur vivant dans une simplicité recherchée et dans une béate oisiveté. Je serai sœur converse, servante écrasée de fatigue, balayeuse de tombeaux, porteuse d'immondices, tout ce qu'on voudra, pourvu que je sois oubliée après avoir été maudite par les miens ; pourvu que, dévorant l'amertume de l'immolation, je n'aie que Dieu pour témoin de mon supplice et que son amour pour ma récompense.

[1] Un des tableaux qui ornaient les murailles de l'église et qui la frappaient depuis le commencement de sa crise mystique, représentait la conversion de saint Augustin : Augustin sous le figuier, un rayon lumineux sur lequel était inscrit le *Tolle, lege.*

La vocation n'était certes pas marquée au coin de la maturité, encore moins de l'abnégation : car la nouvelle élue ne concevait pas pour elle la vie religieuse hors de son couvent des Anglaises, hors de la compagnie des Sœurs qu'elle aimait, hors même de la petite niche poudreuse où elle perchait, dominant Paris par-dessus la cime des grands marronniers, absorbée le jour au spectacle des jardins et au chant des oiseaux, s'endormant le soir aux rumeurs lointaines de la grande ville qui venaient en expirant se mêler aux bruits rustiques du faubourg tandis que les voix des religieuses psalmodiant l'office montaient jusqu'à elle à travers les couloirs et les fissures de la masure sonore... Ce n'était point encore, évidemment, l'appel de Dieu ; c'en pouvait être pourtant le prélude. Il n'est pas rare de voir des vocations se faire jour parmi d'étranges confusions, puis se déclarer, s'épurer peu à peu, se dégager de leurs enveloppes terrestres, et la voix de Dieu rester seule perceptible par-dessus les bruits que le démon a tenté d'y mêler. En attendant, il y fallait de la réserve ; et George Sand rend hommage à la discrétion et de son confesseur et des religieuses, qui furent irréprochables : « Mon enfant, lui disait en secouant la tête une religieuse qu'elle adorait, si vous cherchez le mérite de la souffrance, vous le trouverez de reste dans le monde. Soyez tranquille, si vous voulez souffrir, la vie vous servira à souhait, et peut-être trouverez-vous, si votre ardeur de sacrifice persiste, que c'est dans le monde et non dans le couvent qu'il faut aller chercher votre martyre. »

Cependant la jeune pensionnaire de seize ans persévérait dans son désir de vie religieuse. Sa dévotion aussi, mélancolique au début, se faisait calme et gaie. Ses compagnes la respectaient pour sa piété autant qu'elles l'adoraient pour son enjouement. La vie religieuse était son unique horizon. La grand'mère alors prit peur, et brusquement la retira. C'est le désespoir au cœur que la jeune fille baisa en partant les murs de la cellule qu'elle avait tant aimée et qu'elle espérait bien revoir... C'est le troisième coup fatal que la vieille dame de Nohant venait de porter à cette âme ; elle devait achever au lit de la mort.

III. — Rendue à elle-même et à sa solitude berrichonne (printemps de 1820), elle pensa d'abord conserver dans la distribution de ses journées la régularité du couvent, et dressa un tableau de l'emploi de son temps. Puis, elle retomba dans les habitudes vagabondes de son enfance. Une tristesse morne l'envahit, où se mêlaient les regrets du couvent, les premiers troubles de l'adolescence et ce qu'elle-même appelle « les souffrances d'une nature agitée par ses propres puissances. » Elle fut prise de la manie du suicide ; l'eau surtout l'attirait, la magnétisait. Tous les matins elle faisait huit ou dix lieues à cheval, des lieues de « rêverie au galop », montée sur sa jument Colette, marchant à l'aventure, aimant à longer la rivière jusqu'à ce qu'elle eût trouvé un endroit profond : alors c'était dans sa tête comme une gaieté fébrile : « Comme c'est aisé ! se disait-elle. Je n'aurais qu'un pas à faire... *Oui ou non ?* » Un jour ce fut *Oui*, elle poussa son cheval hors de la voie marquée par le gué, dans le hasard des eaux profondes... Fort heureusement la bonne Colette se mit à nager vigoureusement vers la rive, sans que son écuyère, chez qui l'instinct de vie et de jeunesse se réveilla vite, essayât de l'empêcher. L'émotion avait été forte ; la jeune fille fut pour toujours guérie de sa manie.

Elle se mit à la lecture. L'*Imitation de Jésus-Christ* avait été jusque-là son livre, son oracle ; le *Génie du Christianisme* l'en dégoûta, dit-elle : est-ce impossible ? Elle n'avait pas compris l'*Imitation*, s'il est vrai qu'elle y ait vu un code absolu, obligatoire, universel, de vie chrétienne, exigeant en rigueur non pas simplement le détachement monastique, mais l'oubli de toute affection, l'extinction de toute pitié, « l'annihilation absolue de l'intelligence et du cœur » au bénéfice du « salut personnel, » bref, « une doctrine d'abominable égoïsme, » catholicisme ecclésiastique radicalement opposé à l'Evangile. Pouvait-elle comprendre mieux le *Génie du Christianisme ?* et toute cette poésie d'imagination répandue à pleine main, mais de main souvent si légère et inexpérimentée, sur nos mystères, sur notre liturgie, sur les vertus chrétiennes et religieuses, était-elle de nature à dissiper le vague de ses convictions, à éclairer la foi d'une néophyte de seize ans ? Si le christianisme n'a pas, pour établir sa vérité, de meilleurs arguments que ceux que nous présente Chateaubriand, qu'importent ses excellences poétiques ?

De Chateaubriand elle passa à la philosophie. Elle dévora pêle-mêle les ouvrages qu'elle trouvait cités ou combattus dans Chateaubriand. Sans façon, elle se mit aux prises avec Mably, Locke, Condillac, Montesquieu, Bacon, Bossuet, Aristote, Leibniz, Montaigne, Pascal, La Bruyère, Pope, Milton, Dante, Virgile, Shakespeare. Elle avait une étrange facilité d'intuition, la cervelle était profonde et large, la mémoire docile, le sentiment vif et rapide, la volonté tendue ; elle retenait beaucoup, toute cette masse tourbillonnante d'idées s'engouffrait en elle sans ordre, sans suite. Elle prétend que son directeur (jésuite) lui avait tout permis : est-ce croyable ? et à défaut des défenses de l'Eglise (assez oubliées à cette date de 1820), le plus élémentaire sens psychologique n'eût-il pas suffi à éclairer même le plus insouciant des directeurs sur l'extrême péril de toute cette débauche intellectuelle ? Que faire d'un esprit où sont venus ainsi élire domicile et se mêler, se heurter dans la plus désordonnée des cohues, au petit bonheur d'affinités toutes de sentiment ou de superficie, les conceptions métaphysiques les plus disparates ? C'est sur Rousseau que le hasard de ses lectures la fit

tomber le dernier ; avec la fougue de son imagination et son apparence de logique implacable, il était le maître attendu : Aurore Dupin l'apprit par cœur [1].

Que restait-il en elle de foi chrétienne? « Etre tout de sentiment, » elle ne se le demandait même pas. La mort de sa grand'mère (1822) acheva de la détacher. La vieille dame était devenue sujette à des crises de délire ; et Aurore, craignant que ce sommeil intermittent des facultés n'eût un jour point de réveil, se tourmentait fort à la pensée que sa grand'mère pût mourir sans les sacrements de l'Eglise. Etait-ce pourtant bien à elle à parler? Son confesseur l'engageait à la réserve ; sa grand'mère elle-même mit fin à ses angoisses. Un jour qu'un cousin de la famille, l'abbé de Beaumont, la pressait assez maladroitement et en termes assez grossiers de recevoir les sacrements, elle dit en se tournant vers sa petite-fille, qui se tenait à genoux près d'elle les yeux pleins de larmes : — « Et toi, me croiras-tu damnée si je refuse? — Non, non, non! s'écria la jeune fille; je suis à genoux pour vous bénir et non pour vous prêcher. — Je suis contente de toi, répondit la grand'mère, et pour te le prouver, comme je sais qu'au fond du cœur tu désires que je dise oui, je dis oui. »

Dès le lendemain elle fit venir le vieux curé du village, et, en présence de sa petite-fille, récita la confession philosophique que voici :

> Je n'ai jamais fait ni souhaité aucun mal à personne ; j'ai fait tout le bien que j'ai pu faire. Je n'ai à confesser ni mensonge, ni dureté, ni impiété d'aucune sorte. J'ai toujours cru en Dieu ; mais écoute ceci, ma fille, je ne l'ai pas assez aimé. J'ai manqué de courage ; voilà ma faute, et, depuis le jour où j'ai perdu mon fils (Maurice, le père de George Sand), je n'ai pu prendre sur moi de le bénir et de l'invoquer en aucune chose. Il m'a semblé trop cruel de m'avoir frappée d'un coup au-dessus de mes forces. Aujourd'hui qu'il m'appelle, je le remercie et le prie de me pardonner ma faiblesse. C'est lui qui me l'avait donné, cet enfant, c'est lui qui me l'a ôté ; mais, qu'il me réunisse à lui, et je vais l'aimer et le prier de toute mon âme.

Le vieux curé, tout ému et reprenant sans s'en apercevoir son vieux parler paysan, répondit avec onction : « Ma chère sœur, je serons tous pardonnés, parce que le bon Dieu nous aime et sait bien que, quand je nous repentons, c'est que je l'aimons. Je l'ai ben pleuré aussi, moi, votre cher enfant, allez, et je vous réponds ben qu'il est à la droite de Dieu et que vous y serez avec lui. Dites avec moi votre acte de contrition, et je vas vous donner l'absolution. »

Puis la vieille dame reçut le saint Viatique, mais bien attentive à tourner cet acte même en une leçon d'incrédulité que le prêtre seul n'osa pas comprendre. Puis elle retomba dans son engourdissement, et mourut peu après, subitement.

C'est devant cette mort, devant cette résignation et ce courage, puisés dans des convictions religieuses si différentes des siennes, c'est devant cette attitude « admirable » que George Sand abjure « toute intolérance dévote » et sent que « la vérité absolue n'était pas plus dans l'Eglise que dans toute autre forme religieuse. » Toutefois, voulant bien accorder au catholicisme « plus de vérité relative » qu'aux autres religions, elle n'abandonne encore ni les sacrements, ni même toute idée de vocation ; mais bientôt deux confesseurs, l'un après l'autre, l'effarouchent, dit-elle, par des questions indiscrètes [1] ; cette fois c'est fini.

IV. — La mort de sa grand'mère termine pour George Sand la période d'initiation. Elle avait dix-huit ans. Sa mère, arrivée de Paris, fait annuler la clause du testament qui désignait un tuteur pris dans la famille de son mari, et emmène sa fille à Paris. Elles passent ensemble quelques mois de vie commune; mais la jeune fille n'était plus de taille à s'accommoder de l'infériorité sociale et intellectuelle du milieu où sa mère la condamnait à vivre. Pour obvier à une

[1] « Jean-Jacques fut le point d'arrêt de mes travaux d'esprit..., je ne lus pas Voltaire. Ma grand'mère m'avait fait promettre de ne le lire qu'à l'âge de trente ans. Je lui ai tenu parole. Comme il était pour elle ce que Jean-Jacques a été si longtemps pour moi, l'apogée de son admiration, elle pensait que je devais être dans toute la force de ma raison pour en goûter les conclusions. Quand je l'ai lu, je l'ai beaucoup goûté, en effet, mais sans en être modifiée en quoi que ce soit. Il y a des natures qui ne s'emparent jamais de certaines autres natures, quelque supérieures qu'elles soient. »

« La langue de Jean-Jacques et la forme de ses déductions s'emparèrent de moi comme une musique superbe éclairée d'un grand soleil. Je le comparais à Mozart; je comprenais tout! — Je devins, en politique, le disciple ardent de ce maître... Quant à la *religion*, il me parut *le plus chrétien de tous les écrivains de son temps*. »

Cette dernière phrase n'est point aussi absurde qu'elle en a l'air, si l'on veut bien se rappeler ce qu'était la littérature de ce « temps, » et non seulement la littérature à la mode (Voltaire et l'Encyclopédie), mais la littérature même des gens d'Eglise, d'un Maury par exemple, qui avouait plus tard qu'étant prédicateur de la Cour sous Louis XVI, il n'osait prononcer le nom de Jésus-Christ en chaire.

[1] Il faut bien dire que sa vie prenait des allures singulières. C'est alors qu'elle commença à s'habiller en garçon avec un pantalon de toile et des guêtres en cuir pour pouvoir chasser plus commodément. Et ses études se faisaient aussi masculines que ses divertissements. Elle s'était donnée d'abord à la minéralogie et à la botanique ; ce fut bientôt l'anatomie qui piqua sa curiosité. Un étudiant en médecine, qu'elle désigne sous le nom énigmatique de Claudius, lui fournissait des têtes, des bras, des jambes. Un jour même il lui apporta le squelette entier d'une petite fille, qu'elle garda longtemps dans sa chambre. Claudius parti pour Paris, elle noua avec lui une correspondance scientifique et philosophique à laquelle il donna un jour pour conclusion une déclaration d'amour, — à sa grande surprise, assure-t-elle, et l'on peut l'en croire sans doute, non moins que quand elle nous parle de ses relations enjouées et tranquilles avec des jeunes gens, fils d'anciens amis de son père, « à qui elle donnait une poignée de main sans rougir et se troubler comme une dinde amoureuse. » Mais tout cela n'était-il pas fait pour scandaliser les bons habitants de La Châtre et amasser sur sa tête le formidable orage de calomnies ou de médisances qui devait éclater plus tard? — Et, par un choc en retour, cette attitude des bourgeois ses compatriotes n'était-elle pas ce qu'il y avait de pis pour l'enfoncer de plus en plus dans le mépris si amer qu'elle faisait dès lors des convenances sociales?

situation fausse et souvent intolérable, Mme Maurice Dupin conduit un jour sa fille à la campagne, en Brie, chez des amis qu'elle avait rencontrés trois jours auparavant et qui se trouvaient être les meilleures gens du monde, les Duplessis : elle promet de l'y venir chercher « la semaine prochaine. »

La « semaine prochaine » se fait attendre cinq mois, jusqu'à ce qu'un beau jour les Duplessis reçoivent la visite d'un « jeune homme mince, assez élégant, d'une figure gaie et d'une allure militaire, » fils naturel d'un colonel de l'Empire, héritier d'une assez jolie fortune, au surplus « ne parlant point d'amour, et s'avouant peu disposé à la passion subite, à l'enthousiasme, et, dans tous les cas, inhabile à l'exprimer d'une manière séduisante. » Mais on fait à Aurore Dupin la plaisanterie de voir en elle la future épouse : il n'en faut pas davantage, elle se marie presque passivement, comme elle faisait tous les actes extérieurs de sa vie, et échange son nom d'Aurore Dupin de Francueil contre celui de baronne Casimir Dudevant (sept. 1822).

On s'en fut à Nohant, où l'on passa l'hiver de 1823. La nouvelle épouse était toute à la maternité qui se préparait pour elle. C'était un enchantement, une transformation magique. L'inquiétude des pensées, les curiosités de l'étude, les besoins de l'intelligence, tout disparut, dit-elle, aussitôt que le doux fardeau se fit sentir. — « La Providence veut que, dans cette phase d'attente et d'espoir, la vie physique et la vie du sentiment prédominent. Aussi les veilles, les lectures, les rêveries, la vie intellectuelle en un mot fut naturellement supprimée, et sans le moindre mérite ni le moindre regret. »

Elle eut deux enfants, un fils, puis une fille. Elle se donna à leur éducation physique ; elle leur faisait des layettes avec une ardeur et bientôt une maëstria de coups de ciseaux qui la surprenaient elle-même. Elle s'appliqua à devenir bonne femme de ménage ; et elle y réussit, en apparence au moins. On la croyait « campagnarde engourdie. » Quand elle eut publié, à huit ou dix ans de là, ses premiers romans, un de ses amis, un habitué de Nohant, lui écrivait : « *Lélia*, c'est une fantaisie, ça ne vous ressemble pas, à vous qui êtes gaie, qui dansez la bourrée, qui appréciez le lépidoptère, qui ne méprisez pas le calembour, qui ne causez pas mal et qui faites très bien les confitures. » Bonheur très négatif et factice, hélas ! L'ennui, l'*inexorable ennui* la recherchait. Ses enfants n'étaient pour elle qu'une occupation physique ; elle avait l'impression d'une effrayante solitude morale ; elle se sentait sans point d'appui ; elle eût voulu quelqu'un pour la dominer, la conduire ; sa soif d'obéir n'avait d'égale que sa passion d'indépendance. Que ce sont bien là les deux pôles contraires de notre nature déséquilibrée et perpétuellement tirée en sens contraire, depuis le péché originel !

Ce rôle dominateur qu'elle appelait, nul moins que son mari n'était apte à le prendre. Point méchant, mais vulgaire, ce qui était pis, nature plutôt négative, ignorant d'abord, puis jalousant la supériorité intellectuelle de sa femme, dissipateur par incurie, plus tard grossier, violent, ivrogne : quelle société pour une âme comme Aurore Dupin ! Il y avait un peu plus d'un an qu'ils étaient mariés quand une crise nerveuse, survenue à sa femme au moment de se mettre à table, eût pu l'éclairer sur des orages intimes dont il ne se doutait pas. Mais qu'y pouvait-il comprendre ? On vint à Paris ; Aurore essaya d'une retraite à son cher couvent des Anglaises. Il paraît qu'on ne l'y comprit pas non plus et que pour toute consolation sa religieuse bien-aimée se contenta de lui dire : « Mon enfant, la vie est courte. »

J'errais dans les cloîtres avec un cœur navré et tremblant. Je me demandais si je n'avais pas résisté à ma vocation, à mes instincts, à ma destinée, en quittant cet asile de silence et d'ignorance qui eût enseveli les agitations de mon esprit timoré et *enchaîné à une règle indiscutable une volonté dont je ne savais que faire.* J'entrais dans cette petite église où j'avais senti tant d'ardeurs saintes et de divins ravissements. Je n'y trouvais que le regret des jours où je croyais avoir la force d'y prononcer des vœux éternels. Je n'avais pas eu cette force, et maintenant je sentais que je n'avais pas celle de vivre dans le monde. Il me semblait que je chérissais et que je regrettais tout dans cette vie de communauté où l'on s'appartient véritablement parce qu'en dépendant de tous on ne dépend véritablement de personne, dans cette captivité qui vous préserve, dans cette discipline qui assure vos heures de recueillement, dans cette monotonie des devoirs qui vous sauve des troubles de l'imprévu.

Aurore Dupin sortit de retraite telle qu'elle y était entrée. On essaya des eaux, et l'on partit pour les Pyrénées, pour Cauterets, pour Saint-Sauveur. Ce n'est point là qu'était le remède. Quelques lignes de son journal nous disent l'amertume de son cœur :

Le mariage est beau pour les amants et utile pour les saints. En dehors des saints et des amants, il y a une foule d'esprits ordinaires et de cœurs paisibles qui ne connaissent pas l'amour et qui ne peuvent pas atteindre à la sainteté.

... Il n'y a peut-être pas de milieu entre la puissance des grandes âmes qui fait la sainteté et le commode hébétement des petits esprits qui fait l'imbécillité... Si fait, il y a un milieu... le désespoir.

Elle ne trouvait de consolation que dans « l'entretien avec un être absent auquel elle reportait toutes ses réflexions, toutes ses rêveries, toutes ses humbles vertus, tout son platonique enthousiasme, et qu'elle parait de toutes les perfections que ne comporte pas la nature humaine. »

Après huit ans de vie commune, on s'arrêta de concert à une demie séparation (1831) : M. Dudevant autorisait sa femme à s'établir à Paris seule pendant six mois de l'année et consentait à la recevoir à Nohant les six autres mois [1].

[1] La séparation définitive et légale fut prononcée cinq ans après (juillet 1836), au profit de George Sand, par le tribunal de Bourges, après plaidoirie de Michel de Bourges.

V. — Installée à Paris dans un petit appartement du quai Saint-Michel, il fallait d'abord vivre, et les deux cent cinquante francs que son mari lui accordait par mois n'y suffisaient évidemment pas. Elle ne songea pas d'abord à la littérature. Elle essaya des portraits au crayon ou à l'aquarelle; mais cela manquait d'originalité. Elle savait aussi peindre avec goût des fleurs et des oiseaux d'ornement, des compositions microscopiques sur des tabatières et des étuis à cigares en bois de Spa. Elle faillit en vendre un quatre-vingts francs, chez le marchand à qui elle l'avait confié. A quoi tiennent les destinées d'une artiste? Si elle en eût tiré cent francs, peut-être ne se fût-elle jamais mise à la plume! Mais la mode de ces objets passa vite; il lui fallut chercher un autre « gagne-pain » :

Je reconnus que j'écrivais vite, facilement, longtemps, sans fatigue; que mes idées, engourdies dans mon cerveau, s'éveillaient et s'enchainaient, par la déduction, au courant de la plume; que dans ma vie de recueillement j'avais beaucoup observé et assez bien compris les caractères que le hasard avait fait passer devant moi, et que, par conséquent, je connaissais assez la nature humaine pour la dépeindre.

Ce n'est pas qu'elle ait rencontré beaucoup d'encouragements chez ses confrères en littérature. Un vieux faiseur de romans à qui on l'avait adressée lui dit d'un ton doctoral, en présence de sa jeune femme : « Croyez-moi, ne faites pas de livres, faites des enfants. » A quoi elle répondit : « Ma foi, monsieur, faites-en vous-même si vous pouvez. » Son compatriote Latouche, après l'avoir d'abord dissuadée, lui offrit une petite situation à la rédaction du *Figaro*. Elle y collaborerait avec Jules Sandeau, un autre Berrichon : celui-ci abrègerait son nom en Jules Sand, et elle serait George Sand (George était synonyme de Berrichon) : « Jules et George, inconnus au public, passeraient pour frères ou cousins. »

Mais elle n'était point faite pour une collaboration : dès l'année suivante elle s'affranchit et donne coup sur coup ses deux premiers romans, *Indiana* et *Valentine* (1832). Et ce n'est pas seulement sa plume qu'elle affranchissait. Quel frein en effet pouvait l'arrêter? Elle s'était remise aux habits d'homme, par économie, dit-elle, mais aussi pour plus de liberté. Ce fut sa période la plus orageuse, dont la liaison avec Musset (1833-1835) fait l'épisode le plus aigu mais non encore final. Inutile d'appuyer (voir d'ailleurs *Ami* 1897, p. 166-167). Elle fut aussi malheureuse qu'elle était coupable; et Dieu ne permit pas qu'elle trouvât jamais le calme qu'elle poursuivait à travers toutes ses ardeurs. Elle-même s'est jugée sévèrement :

J'ai mal vécu, écrit-elle le 10 avril 1835 (dans ces *Lettres d'un Voyageur* où elle parle d'elle-même au masculin); j'ai passé mes jours dans la mollesse, dans l'ennui, dans les larmes vaines, dans les folles amours, dans les frivoles plaisirs. Je me suis prosterné devant des idoles de chair et de sang... J'ai été détourné de ma route, emmené prisonnier par une passion dont je ne me méfiais pas... Ma force virile se révoltait en vain contre elle; une lutte affreuse a dévoré les plus belles années de ma vie; je suis resté tout ce temps dans une terre étrangère pour mon âme, dans une terre d'exil et de servitude, d'où me voici échappé enfin, tout meurtri, tout abruti par l'esclavage, et trainant encore après moi les débris de la chaine que j'ai rompue, et qui me coupe encore jusqu'au sang chaque fois que je fais un mouvement en arrière pour regarder les rives lointaines et abandonnées, où j'ai été esclave [1].

Quinze jours plus tôt, elle écrivait à Sainte-Beuve :

Je vois très bien que mon mal est là, dans l'orgueil avide qui m'a perdue. Tout dans les choses extérieures m'appelait à cette vie d'insouciance présomptueuse et d'héroïsme (!) effronté. Je comptais sans la faiblesse humaine qui devait, à chaque pas que je faisais en avant, me faire reculer de deux. Ne vivant que pour moi et ne risquant que moi, je me suis exposée et sacrifiée toujours comme une chose libre, inutile aux autres, maîtresse d'elle-même, au point de se suicider par partie de plaisir et par ennui de tout le reste. *Maudits soient les hommes et les livres qui m'y ont aidée par leurs sophismes!* [2]

Cette « malédiction », que de lecteurs et surtout de lectrices eussent pu la lui retourner! — Elle continuait, toujours écrivant à Sainte-Beuve :

« *Mon Dieu! que faire de notre force? Où la mettre?... Est-ce donc de nouveau dans cette religion chrétienne? Mais comment faire pour rentrer dans ce temple?* »

A son fils, Maurice Sand (3 janvier 1836), alors dans sa treizième année :

Le grand défaut que tu dois craindre, *c'est le trop grand amour de toi-même.* C'est celui de tous les hommes et de toutes les femmes. Chez les uns, il produit la vanité des rangs; chez d'autres, l'ambition de

[1] La *Revue de Fribourg* (févr. 1904) vient de publier une lettre inédite de George Sand à M. de Senancour, l'auteur d'*Oberman*. Elle est de 1833, et n'apprend rien de nouveau. Il est évident que G. Sand dut aimer *Oberman*, comme elle aima *Werther* et *René*, *Manfred* et *Lara*. — Encore est-on heureux d'enregistrer qu'elle savait juger aussi et se rendre compte, au moins à certaines heures :

« Oberman est un génie malade. Je l'ai bien aimé, je l'aime encore, ce livre étrange, si admirablement mal fait! *mais j'aime encore mieux un bel arbre qui se porte bien.* » (Lettre de 1837).

[2] « Il y a, écrivait-elle encore à Rollinat, il y a dans la nature je ne sais quelle voix qui me crie de partout, du sein de l'herbe et de celui du feuillage, de l'écho et de l'horizon, du ciel et de la terre, des étoiles et des fleurs, et du soleil et des ténèbres, et de la lune et de l'aurore, et du regard même de mes amis : *Va t'en! tu n'as plus rien à faire ici!* »

Et encore (*Lettres d'un voyageur*, p. 149) :

« L'hiver de mon âme est venu, un éternel hiver... Dieu n'est plus en moi, et si je puis me réjouir, c'est de ce qui se passe au dehors de moi. Je dirai donc ta bonté envers les autres hommes, ô Dieu qui m'as abandonné! Je ne vivrai plus, je verrai et j'expliquerai : du fond de ma douleur j'élèverai une voix forte qui fera entendre ces mots à l'oreille des passants : *Eloignez-vous d'ici, car il y a un abîme, et moi qui passais trop près, j'y suis tombé!* »

Tout cela voyait le jour alors dans la *Revue des Deux Mondes*; et Buloz, qui n'y comprenait rien, s'écriait tout ahuri : « Pour Dieu! pas tant de mysticisme! »

Mais, répond G. Sand dans *Histoire de ma vie* : « Je ne vois pas trop comment j'eusse pu faire pour ne pas écrire avec le propre sang de mon cœur et la propre flamme de ma pensée. »

l'argent; chez presque tous, l'égoïsme. Jamais aucun siècle n'a professé l'égoïsme d'une manière aussi révoltante que le nôtre... *L'amour de soi-même est donc* (et c'est elle-même qui souligne ici) *ce qu'il faut modérer, limiter et diriger...* Souviens-toi que, depuis le commencement du monde, ceux qui ont travaillé *pour leur propre renommée et pour leur propre ambition sont des hommes qui ont fait un emploi coupable de leurs grandes qualités. Ceux qui n'ont songé qu'à leurs plaisirs sont des brutes.*

Ce n'est pas seulement à son fils qu'elle donnait de sages conseils. On verra tout à l'heure qu'elle ne se doutait que fort peu des ravages produits par ses romans. Mais qui d'entre nous, quelle femme surtout peut mesurer les suites et la répercussion indéfinie de ses paroles et de ses actes? Ce sera une des joies du ciel de contempler dans la lumière de Dieu la fécondité du peu de bien que nous aurons fait; et ce sera l'un des désespoirs de l'enfer de comprendre la contagion du mal et l'effroyable multiplication des germes de désordre que toute faute dépose dans le monde.

VI. — Les historiens de la littérature répartissent en quatre périodes les romans de George Sand :

1° De 1832 à 1840 environ, période lyrique, romantique, « individualiste », hymnes à l'amour, aux droits sacrés, divins de l'amour, à la haine du mariage et de toutes les conventions sociales : *Indiana* et *Valentine* en 1832, *Lélia* en 1833, *Lettres d'un voyageur* et *Jacques* en 1834, *André* en 1835, *Simon* en 1836, *Mauprat* en 1837 (écrit à Nohant en 1836, alors qu'elle plaidait en séparation), et la série des contes vénitiens (1833-1838), *Lavinia, Leone Leoni, Lucrezia Floriani, Metella, Mattea, la Dernière Aldini;*

2° De 1840 à 1848, sous l'influence de Pierre Leroux, de Michel de Bourges, de Ledru-Rollin, de Jean Reynaud, de Barbès, de Lamennais surtout, l'homme qui peut-être au XIXe siècle a livré le plus rude assaut à l'individualisme, au scandale de l'adoration de l'homme par l'homme (comme il disait), elle se fait socialiste, apôtre d'un socialisme doux, sensible, déclamatoire, volontiers mystique, d'une sorte de religion de l'humanité, de christianisme naturalisé où elle a mis ce qu'il lui plaît d'appeler sa foi : c'est alors qu'elle crée le roman social et humanitaire, où elle expose son rêve d'un âge d'or entrevu dans l'avenir et réalisé par l'égalité et la fraternité, par la fusion des classes dans l'amour : un génial jeune homme, ouvrier ou paysan, aime une belle demoiselle, noble et riche : ils se marient, et voilà les classes fondues. Et voilà le *Compagnon du tour de France* (1840), *Horace, Consuelo, la Comtesse de Rudolstadt, le Meunier d'Angibault, le Péché de monsieur Antoine* (1847), et, en 1848, l'*Introduction* aux *Bulletins de la République*, deux *Lettres au peuple*, la fondation d'un journal hebdomadaire : *La Cause du peuple*, une collaboration à la *Commune de Paris*, de Barbès, etc.;

3° Puis, en pleine éruption de roman socialiste, comme si elle eût été prise d'une grande lassitude de cette agitation d'idées dans le vide, de ces théories, immaculées et superbes tant qu'elles demeurent sur le trône intérieur de la pensée pure, et qui, dès qu'elles descendent dans les aventures de la politique et les mouvements de la rue, se laissent « avilir et souiller par les événements », elle revient à son goût pour la campagne, pour ces champs du Berry, théâtre de la première poésie de ses rêveries d'enfant, et c'est l'éclosion de ces trois chefs-d'œuvre de la pastorale en France : *La Mare au Diable* 1846, *La Petite Fadette* 1848, *François le Champi* 1849, — suivis de *Claudie* (1851) et *Le Pressoir*, deux comédies qui sont dans la même note;

4° Période finale, jusqu'à sa mort (1876). Elle avait écrit, en tête de la *Petite Fadette* (au lendemain des journées de juin 1848), « troublée et navrée jusqu'au fond de l'âme par les orages extérieurs » : « Les allusions directes aux malheurs présents, l'appel aux passions qui fermentent, ce n'est point là le chemin du salut : mieux vaut une douce chanson, un son de pipeau rustique, un conte pour endormir les petits enfants sans frayeur et sans souffrance, que le spectacle des maux réels, renforcés et rembrunis encore par les couleurs de la fiction. » C'était son adieu à la politique orageuse, et comme un engagement de s'en tenir désormais à des rêves plus doux. Elle s'y tint en effet; et dans ses vingt-cinq dernières années, qu'elle passa presque toutes à Nohant, à côté de tentatives dramatiques de maigre relief, elle donna, sans relâche et coulant comme de source, quantité de romans plus apaisés, moins passionnés et plus honnêtes, déistes et spiritualistes, laissant en général de côté les religions positives, une fois cependant et au delà de toute mesure hostile à l'Eglise, dans *Mademoiselle de la Quintinie*, qui parut en 1863 et dont George Sand voulut faire la contre-partie de *Sibylle*, d'Octave Feuillet, paru en 1862. Dans *Sibylle*, une jeune patricienne met son cœur et sa main au prix d'un retour au catholicisme, et l'obtient; dans *Mademoiselle de la Quintinie*, c'est une apostasie qui devient la condition du mariage projeté, après une campagne en règle menée contre l'intransigeance catholique, en général, farouche et mortelle à tout l'ordre de nature, et particulièrement contre le célibat ecclésiastique qui retranche le prêtre « de la communion humaine » et contre le dogme des peines éternelles : George Sand y pensait donc, aux peines éternelles? et elle n'aurait donc pas vieilli dans la paix parfaite où ses panégyristes nous la montrent transfigurée, loin des orages de sa jeunesse? Mais, pour ceux qui ont gardé quelque sympathie à la grande déchue du siècle, à la malheureuse désorientée, n'est-il pas plus doux de penser qu'il en fut ainsi en effet et que la grâce de Dieu ne l'abandonna pas, ne la laissa pas sans remords? [1]

[1] Sur la mort de George Sand, voici ce que j'ai entendu raconter par un prêtre qui avait connu le curé

Les œuvres de cette quatrième époque de sa vie représentaient une manière point assez originale pour mériter de lui survivre [1]. Les utopies sociales de 1840 ont été promptement oubliées ; et il n'y a pas apparence que le bon sens public se laisse reprendre de si tôt à ce socialisme enrubanné. Mais ses idylles de 1848 vivront autant que la langue française ; et quant aux œuvres de sa première manière, *Indiana, Valentine, Lélia,* c'est elles qui ont fondé sa renommée, elles sont tout George Sand. Elles sont plus que George Sand : elles nous redisent toute une époque de notre littérature et l'excès suprême de l'individualisme romantique. Et enfin, c'est autre chose encore qu'une époque de notre histoire littéraire : c'est une époque de notre histoire morale qu'elles nous représentent, et dans quel terrible éclat !

VII. — On sait le thème général de ces romans que George Sand écrivit aux environs de sa trente et trente-cinquième année. Tous les romantiques, Hugo et Dumas dans leurs drames, Musset et Sainte-Beuve dans leurs poésies et leurs romans avaient affirmé, revendiqué le droit de la passion, la révolte du moi individuel contre ce que le droit des autres lui impose d'entraves. Mais nul n'est allé aussi loin que George Sand. Les femmes n'ont-elles pas plus d'audace, dans leur logique absolue et sans nuance, que les hommes ? George Sand fut la plus audacieuse des femmes. Personne n'a chanté avec cette âpreté le droit de la passion, c'est-à-dire, pour l'individu, le droit de s'opposer, du titre de sa passion, lui tout seul, à la société tout entière. Et, de passion, il n'y en a qu'une dans la vie : l'amour. C'est à l'amour que tout se ramène, c'est de l'amour que tout procède. Il est le dispensateur de toutes les forces, la source féconde de toutes les énergies, la raison de l'existence ; plus encore, il est l'existence elle-même.

Avant d'avoir aimé, on ne vivait pas ; quand on n'aime plus ou qu'on n'est plus aimé, à peine a-t-on le droit de vivre encore.

Ce qui fait l'immense supériorité de ce sentiment (l'amour) sur tous les autres, *ce qui prouve son essence divine, c'est qu'il ne naît point de l'homme même, c'est que l'homme n'en peut disposer,* c'est qu'il ne l'accorde pas plus qu'il ne l'ôte par un acte de sa volonté, c'est que *le cœur humain, sans doute, le reçoit d'en haut pour le reporter sur la créature choisie entre toutes dans les desseins du ciel ;* et quand une âme énergique l'a reçu, c'est en vain que toutes les considérations humaines élèveraient la voix pour le détruire ; il subsiste seul et par sa propre puissance...

La suprême Providence, qui est partout en dépit des hommes, n'avait-elle pas présidé au rapprochement de Bénédict et de Valentine ?... L'un était nécessaire à l'autre... Mais la société se trouvait là entre eux, qui rendait ce choix mutuel absurde, coupable, impie ! *La Providence a fait l'ordre admirable de la nature, les hommes l'ont détruit ! à qui la faute ?* Faut-il que, pour respecter la solidité de nos murs de glace, tout rayon de soleil se retire de nous ?

de Nohant. Elle était dans les meilleurs termes avec ce bon curé, le voyait souvent, se plaisait à sa conversation, lui remettait de nombreuses aumônes pour ses pauvres. Quand il parut que la mort était proche, le curé, qui faisait visite tous les jours à la malade, insinua, le plus discrètement possible, la pensée qu'il restait quelque chose à faire avant de quitter ce monde ; et George Sand alors lui aurait dit : « M. le curé, vous savez combien vous m'êtes cher et combien je vous suis reconnaissante de la bonté que je n'ai cessé de trouver en vous. Vos visites sont mon grand soulagement ; mais, si vous touchez encore à ces questions, ce sera fini, je ne pourrai plus vous recevoir. » Le curé en référa à l'archevêque, et l'archevêque répondit qu'il fallait à tout prix éviter un refus public des sacrements, afin de prévenir le scandale d'un enterrement civil. (Maurice Sand était en train, en effet, d'organiser une grande manifestation libre-penseuse à l'occasion des funérailles de sa mère).

Ses dernières paroles furent : « Ne détruisez pas la verdure ! »

Que l'on voudrait pouvoir répéter d'elle les deux beaux vers d'Alfred de Musset :

> Dieu seul lut dans son cœur l'ineffable prière
> Que les anges muets apprennent aux mourants !

Les paysans portèrent pieusement sur leurs épaules son corps à l'église du village. Que l'on serait heureux d'espérer que c'est ainsi que le Souverain Juge la regarda du haut des cieux : portée sur les épaules de ceux dont elle avait été la Providence ! — Flaubert était là ; et quand il vit défiler ces simples et touchantes funérailles, appuyé à la croix, il enveloppa d'un grand geste le prêtre, le vieux chantre en blouse et en sabots, les enfants de chœur, l'escorte des laboureurs, des bergers et des paysannes, et il s'écria dans un sanglot : *Ça lui ressemble !*

On ne l'appelait que « la bonne dame de Nohant. » Jamais infortune ne la laissa indifférente. « Je ne suis qu'une faible femme, disait-elle ; la souffrance des autres m'est intolérable, et mon cœur a tant saigné que je ne sais pas s'il vit encore. » Elle donnait sans compter, avec une superbe insouciance, avec une charité intarissable. Elle disait en 1869 : « Mes comptes ne sont pas embrouillés. J'ai bien gagné un million avec mon travail ; je n'ai pas mis un sou de côté ; j'ai tout donné, sauf vingt mille francs, que j'ai placés pour ne pas coûter trop de tisane à mes enfants si je tombe malade ; et encore ne suis-je pas sûre de garder ce capital, car il se trouvera des gens qui en auront besoin... » — Elle ne pouvait passer en voiture devant un mendiant ou un infirme sans s'arrêter pour une aumône, accompagnée d'une bonne parole. A Nohant, le médecin ne perdit jamais les honoraires d'une visite : elle payait pour tous les malades. Et elle élevait ses petites-filles dans la même miséricorde : un jour que Jeanne-Gabrielle avait donné tous ses vêtements aux pauvres et se regardait elle-même avec pitié : « Vois, grand'mère, j'ai des habits de petit malheureux ! — Donne-les encore, mon enfant, je t'en achèterai d'autres. »

« Il n'y a d'intéressant dans ma vie à moi que les autres, » disait-elle à Flaubert quand celui-ci lui criait son dégoût transcendantal de l'humanité. — « Il faut aimer, disait-elle encore, il faut toujours se relever, ramasser, rassembler les lambeaux de son cœur accrochés à toutes les ronces du chemin, aller toujours à Dieu avec ce sanglant trophée. »

On raconte qu'après un hiver terrible qui avait accumulé des ruines lamentables, elle sema l'aumône à travers Nohant avec une telle profusion qu'un dimanche le curé monta en chaire, la remercia, devant toute la paroisse, de ses générosités, et affirma qu'en raison de tout cela, le bon Dieu serait miséricordieux à celle qui pratiquait si bien la miséricorde.

[1] Encore qu'elle ait gardé jusqu'au bout cette incomparable magie de style qui la place « au premier rang parmi les prosateurs du XIX[e] siècle, » dit M. Gazier à la suite de Louis Veuillot. — Et M. Brunetière (*L'Evolution de la poésie lyrique en France au XIX[e] siècle,* I, p. 296-297) :

« D'autres ont écrit d'une autre manière, que l'on peut préférer, plus précise et plus colorée... : personne, de notre temps, pas même peut-être l'auteur des *Martyrs,* n'a *mieux* écrit que George Sand... Qui donc, et avec plus de liberté, moins d'apprêt, moins d'effort, a mieux manié la langue ? »

Mais entre tant de volumes dont un seul suffirait à immortaliser des auteurs moins féconds, il faudra bien que la postérité fasse un choix.

L'amour étant le tout de l'homme (et par homme, comme on l'a dit, il faut ici entendre surtout la femme), on ne saurait s'y donner avec trop d'ardeur. C'est donc charité que de le développer, d'en hâter l'éclosion, l'épanouissement, non seulement en soi, mais aussi chez les autres (voir, par exemple, l'étrange conduite de Fernande, dans *Jacques*, envers Sylvia et Octave) :

La vraie force est-elle d'étouffer ses passions ou de les satisfaire ? Dieu nous les a-t-il données pour les abjurer ? Et celui qui les éprouve assez vivement pour braver tous les devoirs, tous les malheurs, tous les remords, tous les dangers, n'est-il pas plus hardi et plus fort que celui dont la prudence et la raison gouvernent et arrêtent tous les élans ?... qu'est-ce donc que cette fièvre que je sens dans mon cerveau ? qu'est-ce donc que ce feu qui me dévore la poitrine, ce bouillonnement de mon sang qui me pousse, qui m'entraîne vers Fernande ? Est-ce là les sensations d'un être faible ?

... Pourquoi serait-ce une faiblesse que de s'abandonner à son propre cœur ? C'est quand on ne peut plus aimer qu'il faut pleurer sur soi-même et rougir d'avoir laissé éteindre le feu sacré...

Quels délices quand la passion vous gonfle ! On est éperdu de reconnaissance, on a envie de « se prosterner sur les herbes naissantes et de remercier Dieu dans l'effusion de son cœur. »

Quel mépris transcendantal pour les prôneurs de vertu ! « Ils se croient forts parce qu'ils sont froids ! »

Quel dédain pour tous ces vieux préjugés de constance et de fidélité ! Puisque l'amour est divin, quand il s'en va, c'est Dieu qui s'en va, et il faut suivre Dieu partout où il émigre :

Quand j'ai senti l'amour s'éteindre, je l'ai dit sans honte et sans remords, et j'ai obéi à la Providence qui m'attirait ailleurs...

Nulle créature humaine ne peut commander à l'amour, et nul n'est coupable pour le ressentir et pour le perdre... Ce qui avilit la femme, c'est le mensonge ; ce qui constitue l'adultère, ce n'est pas l'heure qu'elle accorde à son amant, c'est la nuit qu'elle va passer ensuite dans les bras de son mari.

Et à la veille de ses noces, *Jacques* écrit à Fernande sa fiancée :

Vous allez jurer de m'être fidèle et de m'être soumise, c'est-à-dire de n'aimer jamais que moi et de m'obéir en tout. L'un de ces serments est une absurdité, l'autre une bassesse. Vous ne pouvez pas répondre de votre cœur, même quand je serais le plus grand et le plus parfait des hommes ; vous ne devez pas me promettre de m'obéir, parce que ce serait nous avilir l'un et l'autre.

Et toutes les grâces, toutes les séductions, toutes les sympathies sont invariablement pour les révoltés, pour les amants. Quant aux maris, quant à ceux qui trouvent leur satisfaction dans la régularité des situations bourgeoises, tous grotesques ou odieux, antipathiques ou méprisés ! Et quant à la société, qui veut parquer dans le mariage le plus indépendant, le plus divin des sentiments : « Société, institutions, haine à vous ! haine à mort ! »

VIII. — Certes, à toute époque, le succès de *Valentine* et d'*Indiana*, de *Lélia* et de *Jacques* eût été grand ; mais, au milieu du désarroi moral de ces années 1832-1833 « où la Révolution remuait encore les pavés, » il fut prodigieux, foudroyant : « La génération qui entrait dans la vie, écrivait Pontmartin à quarante ans de là, se souvient encore de l'espèce de vertige et d'ivresse qui s'empara de toutes les imaginations en présence de ces livres si hardis, si imprévus, si éloquents, si poétiques ! » Comme ils durent paraître enivrants, ces appels frénétiques au bonheur ! Vous souffrez, tous les jours l'implacable réalité meurtrit vos âmes : le remède est tout près, étendez la main. La passion vous sollicite, mais la peur de l'opinion vous retient : qu'est-ce donc que l'opinion, sinon l'expression la plus superficielle de cette chose parfaitement méprisable qu'est la société ? Des liens qui vous furent chers vous pèsent : mais c'est Dieu lui-même qui vous appelle à un amour nouveau ! On vous parle de devoir : mais le premier devoir c'est d'exercer toutes vos énergies ! Vous avez toutes le droit, inaliénable et sacré, d'être heureuses !...

Quelle redoutable compagnie qu'*Indiana* dans les longues heures de solitude au foyer domestique, dans les petites villes de province ! quel travail de lente mais sûre désorganisation ! quelle responsabilité dans l'effrayante progression de la criminalité que nous révèle la *Gazette des Tribunaux* entre 1835 et 1845 : adultères, suicides, homicides, infanticides ! Qu'il avait raison, cet avocat général, en 1839, de s'indigner contre « un système qui consisterait à faire fléchir la justice devant ce qu'il appelle *la souveraineté de la passion !* » Quelle progression surtout dans le chiffre des demandes en séparation de corps ! 643 en 1837, 807 en 1838, 940 en 1840, 1061 en 1844, 1127 en 1845 : et sur ces 1127, 85 seulement sont déposées par les maris ; sur les 1061 de l'année précédente, 981 étaient déposées par les femmes. Est-il besoin d'ajouter que ce sont les professions *libérales* qui forment la grosse majorité (tout comme aujourd'hui pour le divorce, d'après M. J. Bertillon) ?

Essaiera-t-on de dire que rien ne prouve qu'il faille imputer à George Sand une telle part de responsabilité dans cette progression de crimes ? Mais le malheur est pour elle que nous n'en soyons pas réduits à de simples conjectures ; et les récits des audiences, les fragments de correspondances ou de « journal intime » qui y sont lus, ne nous parlent que de George Sand, ou encore ne sont que du George Sand démarqué : toute la différence que l'on y peut faire est dans la dextérité ou la gaucherie du plagiat. A toutes ces « incomprises, » la passion paraît « douce et sainte » : — « L'amour comme je le comprends, dit Mlle de M. (*Gazette des Tribunaux*, 1839), c'est l'esprit de Dieu : à nous, mortels attachés à la terre, d'adorer la divine apparition !... Sommes-nous donc tous semblables dans nos affections, nos penchants, lorsque nos personnes sont si diverses, pour que les promesses du cœur, volontaires ou forcées, soient assimilées aux contrats

qui ont la propriété pour objet?... L'esclave fugitif est-il criminel aux yeux de Dieu? Le devient-il lorsqu'il suit les impulsions de son cœur, la loi de la création? » — Une autre, Mme N., écrit à son mari, capitaine : « L'amour que vous condamnez est autant dans la nature que celui vers lequel vous vous efforcez en vain de vouloir me rappeler... Si vous m'aimez, vous devez résister à la tentation de me défaire de mon amant; si vous m'aimez, sa vie vous devient sacrée; c'est vous qui avez causé mon malheur, et c'est vous qui me persécutez. » — L'affaire B... (1835), « crime romantique, » double suicide longuement médité : George Sand le seul écrivain cité au cours des débats, des extraits d'*Indiana* trouvés dans les papiers de B... — L'affaire M... (1838), imputée par la *Gazette* à *Indiana* et à *Valentine*. — L'affaire de Mme N... (1837), « la moderne Brinvilliers » (comme l'appelle la *Gazette*), qui supprime son mari puis ses deux enfants, puis, sur le mandat d'amener porté contre elle, se supprime elle-même. — Mme Lafarge, qui n'a qu'un désir : vivre la vie telle qu'elle est représentée dans les livres, et proclame que George Sand est son « auteur de tous les instants » : « Je voyais dans le développement de mes facultés le moyen d'être aimée, et je parais mon esprit pour cet être que je ne rêvais pas encore, mais que j'espérais dans le lointain et que j'attendais comme le complément de mon existence (ce sont les propres expressions de Fernande dans *Jacques*). Lorsque j'avais écrit quelques nobles pensées, je les *lui* lisais; lorsque j'avais vaincu une difficulté musicale, je *lui* chantais ma victoire; j'étais fière de *lui* offrir une bonne action, je n'osais penser à *lui* quand j'étais mécontente de moi-même; enfin ce n'était pas un homme, ce n'était pas un ange, c'était quelque chose qui devait *m'aimer*. »

Quels éclairs jaillissent de ces pages sur les abîmes du cœur humain! et quels échos au cri de saint Augustin! *Fecisti nos ad te, Deus, et irrequietum est cor nostrum donec...*

M. Maigron a eu communication d'une correspondance amoureuse qui s'établit en 1837 dans une petite ville de province : Mme N., femme d'un industriel, vivait fort paisiblement dans son intérieur domestique, quand tout à coup les premiers romans de George Sand lui tombent en mains (à noter que c'est son mari lui-même, esprit positif, qui les lui avait rapportés de Paris), et la voilà en flamme. Ses yeux tombent sur X., comptable de l'usine, raté prétentieux, mais doué de quelques-uns de ces dehors dont une femme peut s'éprendre. Un « commerce d'âme » s'établit, puis une correspondance dont *Indiana*, *Valentine* et *Jacques* font tous les frais, allongés ici ou là d'épithètes dont l' « albâtre » et le « velours » sont de plagiaires maladroits : « O ma douce amie! ô mon bel ange tutélaire! ma céleste amie! ma radieuse étoile!... » Cependant, Mme N. refusant les dernières faveurs, X. insiste : « Puisque c'est de Dieu que vient l'amour, l'amour n'est jamais coupable... Le mariage est la plus barbare des coutumes humaines... Les progrès de l'humanité l'aboliront sûrement... Il est beau d'être les pionniers *(sic)*, et jusqu'à un certain point les martyrs de l'humanité... » Il lui propose d'aller à Paris demander à George Sand elle-même de bénir leur amour. Il joue le désespoir, il rappelle le pistolet de Bénédict *(Valentine)*... N. est affolée ; on prend rendez-vous; on devait profiter d'un voyage du mari, quand, la veille de son départ et à la minute même où N. écrivait à son complice, son fils, un enfant de cinq ans, tombe dans un bassin et se noie : la femme de chambre qui en avait la garde, encouragée sans doute par l'exemple de sa maîtresse dont elle était la messagère, l'avait laissé seul pour aller trouver un contremaître de l'usine.

Ce fut le coup de la grâce : la pauvre dame N. y vit un avertissement du ciel et défendit à X. de jamais reparaître en sa présence. Le lendemain des funérailles de l'enfant, X. était saisi par une courroie de transmission qui lui broya le bras jusqu'à l'épaule. Le tétanos se déclara; deux jours après, le malheureux était mort. Brisée par tant d'émotions, N. eut une fièvre cérébrale dont elle faillit mourir, elle aussi. Elle guérit; mais l'épreuve l'avait transfigurée, elle consacra le reste de sa vie à expier « ses égarements insensés. » Jamais elle ne relut les lettres du « malheureux, » comme elle appelle constamment X. dans son journal, les gardant toutefois comme une preuve accablante de ses fautes. En revanche, elle s'imposait tous les ans « la douleur et la honte » de relire les siennes propres.

« Seigneur, je veux que mes péchés soient toujours devant mes yeux pour m'exciter plus vivement au repentir. » Ce sont les premiers mots de son Journal. Mais pleurer dans le silence ses péchés ne lui suffisait pas. Un miracle l'avait sauvée : elle résolut d'être le bon conseil et comme la Providence des autres, de toutes celles qui pourraient être tentées. Elle se voua au soulagement de leurs misères morales et s'attacha surtout à les prévenir. Elle fut une sœur de charité laïque. De ce jour, George Sand n'eut pas d'ennemi plus implacable; et ce Journal de N. est autrement instructif pour nous que sa correspondance. Ses lettres ne nous content, après tout, qu'une aventure personnelle assez insignifiante, au lieu que c'est de toute une ville, c'est d'une partie de la société d'alors, que le Journal nous retrace l'histoire, document incomparable pour qui veut se rendre compte des ravages causés par la lecture de George Sand, — document impitoyable et le plus terrible réquisitoire qu'on ait jamais dressé contre « le chantre divin de l'amour. »

Mme N. fut servie dans son nouvel apostolat par un flair merveilleux et une sorte de divination. Son expérience lui avait laissé une étonnante perspicacité à découvrir chez les autres le mal

dont elle avait souffert : « Je suis, dit-elle, comme la baguette de coudrier entre les mains des chercheurs de sources, les sources de mal m'attirent. » — Les âmes un peu troubles avaient peur de son regard : « A. m'a dit aujourd'hui qu'elle me redoute ; il lui semble que je lis dans son cœur. »

Si on la craint, on la vénère plus encore. On lui parle comme à un directeur : « Je viendrai me confesser un de ces jours, lui dit une de ses pénitentes, et recevoir mon viatique. Je vous avoue entre nous que j'en ai besoin. Ce n'est qu'après avoir bien causé avec vous que je me sens forte. Oh ! alors, je défierais bien tous les Raymonds, tous les Bénédicts, tous les Octaves, tous les Jacques du monde ! Et je me défierais moi-même par-dessus le marché ! »

Plusieurs se rebellent : « Vous êtes impitoyable, et vous prenez plaisir à piétiner sur les plus belles fleurs du sentiment. Etes-vous bien persuadée que Dieu ne nous a mis au cœur un besoin incommensurable d'affection que pour nous défendre de le satisfaire ? Alors la Providence ne serait que méchante. Moi, je me fais une toute autre idée du Dieu de bonté et d'amour. » — Et aussitôt, Mme N. d'ajouter simplement : « La pauvre B. court le plus terrible danger : elle aime trop son mal... O mon Dieu ! éclairez-la... que je n'aie pas la douleur de voir sombrer cette belle âme, si ardente et si généreuse ! »

Elle ne perd pas de vue ses jeunes amies, alors même que le mariage les a dispersées : de loin, elle les dirige encore. Elle les conjure de toujours se préserver de la « contagion, » de ne pas oublier « l'hôpital » (son salon), de lui « donner des succursales. » Fit-elle autant de « sœurs de charité » qu'elle l'eût voulu ? Le Journal trahit çà et là des abattements :

C... est perdue : je l'avais toujours craint. Elle aimait trop les lectures frivoles. Je suis sûre qu'elle avait *Indiana* dans sa chambre...

...B... ne m'écrit plus : mauvais signe. Son mari n'a pas l'air heureux : il me parle de nerfs, d'agacements de sa femme : elle a l'air de n'être bien nulle part, de moins aimer ses petits, d'être toujours plus enthousiaste de *l'infâme* (c'est le nom que le Journal donne souvent à G. Sand).

...Voilà l'explication de tout, elle a toujours trop aimé *l'infâme*. Allons ! encore une victime. Ah ! que cette femme aura fait de mal !

...On s'égaie aujourd'hui de la mésaventure d'un pauvre capitaine (comment peut-on rire de ces choses-là ?) dont la femme vient de partir avec un amant. On dit qu'elle a laissé à son mari, pour consolation, un extrait d'*Indiana*. Cela est dans l'ordre ; mais le mari trouve la consolation médiocre.

...Il n'est bruit, cette semaine, que d'un futur procès qui promet d'être particulièrement scandaleux. La femme d'un magistrat a été surprise en flagrant délit d'adultère, et il paraît qu'à toutes les questions que lui posait la justice la coquine répondait par des tirades qui n'avaient pas le sens commun. On dit que George Sand l'a gâtée... Elle paraît fort exaltée. Elle prétend qu'être une bonne ménagère, travailler à l'aiguille, avoir des enfants et les élever de son mieux n'est pas suffisant pour une femme ; qu'elle a voulu connaître tous les orages et toutes les délices de la passion, toutes les ivresses du sentiment, etc., etc. Elle aura lu cela dans les romans de *l'autre*, et elle l'aura cru comme vérités d'Evangile.

Elle poursuit les ravages du mal partout. Elle s'informe auprès des avocats, des magistrats. Elle dissuade les avocats de plaider pour les femmes coupables, ou tout au moins elle les exhorte à faire retomber « la principale responsabilité de la faute sur l'auteur de tant d'œuvres abominables. » Elle recueille des constatations précieuses :

J'ai vu M. le Premier. Il n'est content ni de la politique qu'on fait, ni du tour qu'il voit prendre à la morale publique. Il m'a dit en propres termes : *Les romans de madame Sand sont une des principales causes de tous les désordres que nous pouvons apercevoir aujourd'hui; et encore les plus vilaines choses échappent-elles aux yeux de la justice : il n'y a que les confesseurs qui les connaissent. Quelle terrible responsabilité pour cet écrivain !* — Il m'a promis de me faire tenir le discours de rentrée où le procureur général près la Cour de Paris a autrefois assez bien développé les mêmes idées. Cela m'emplit de joie et de tristesse. Je suis ravie que l'opinion publique se réveille et prenne conscience du danger, mais je suis désolée que cela même suppose tant de créatures humaines menacées et même irrémédiablement perdues.

Elle ne peut se tenir d'en écrire à George Sand elle-même. Dès sa convalescence, elle avait résolu sa lettre à « l'infâme » : ce fut un véritable opuscule. Elle disait « à son mauvais ange toutes ses tristes aventures », éclatait en invectives qui ne sont pas toujours exemptes de déclamation (« Je te rencontrerai donc toujours sur mon chemin, monstre exécrable, vipère cachée sous les fleurs ! »), puis dans un élan de charité chrétienne, offrait l'aumône de sa prière et implorait la grâce du pardon :

Si vous saviez, madame, quel mal vous m'avez fait ! Mes doutes, vous les avez aggravés ; mes désespoirs, vous les avez aigris... C'est du poison que je buvais en croyant m'abreuver d'ambroisie et de miel. Vous prêtez à la voix du démon les accents les plus enchanteurs et les plus suaves. Votre lecture assoupit les scrupules et les endort. Mais quel terrible réveil !... Que de larmes autour de vos œuvres ! Que de sanglots ! Que de gémissements ! Que de misères ! Quel redoutable fardeau pour vous devant le Juge suprême !... Puisse-t-il vous accorder la grâce de vous repentir !... Puisse-t-il vous pardonner, comme je vous pardonne !...

IX. — La lettre fut certainement envoyée. On ne s'attend pas que George Sand y ait fait réponse. Mais ce serait lourde erreur que de s'imaginer qu'elle se soit bornée à un haussement d'épaules. Elle ne voulait pas le mal ; elle n'a jamais songé à la propagande par le livre. Elle était femme ; elle avait souffert du mariage, et elle disait ses souffrances, ses regrets, ses rêves de femme malheureuse. Elle ne pensait pas « avoir jamais songé à soulever une question pour ou contre la société dans *Indiana* ou dans *Valentine* » ; elle ne se sentait pas plus « appelée à rénover le monde » qu'à « refaire la Charte constitutionnelle », écrit-elle à Lamennais. Elle concluait « d'inspiration, sans trop savoir d'où cela

lui vient, sans savoir le moins du monde si elle se trompe ou non », écrit-elle en 1837. La preuve qu'elle n'a pas voulu corrompre, c'est que, loin de s'applaudir de ses filles spirituelles, elle les renie :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté !

Elle voit l'amie de Mazzini et elle écrit à Mazzini (30 septembre 1848) :

Votre amie a le vice du siècle, et ce vice ne me trouve plus tolérante comme autrefois, depuis que je l'ai vu, comme un vilain ver, ronger les plus beaux fruits et jeter un poison sur tout ce qui pourrait sauver le monde. Je crains que *la lecture de mes romans* ne lui ait été mauvaise et n'ait contribué, en partie, à l'exalter dans un sens qui n'est pas du tout le mien... Je crois sa conduite chaste, mais son esprit ne l'est pas, et c'est peut-être pire... Enfin, après avoir causé avec elle, j'étais comme quelqu'un qui a mangé un mauvais aliment et qui souffre de l'estomac.

Elle condamne toutes celles qui ressemblent à cette amie de Mazzini : « Je ne les estime pas, écrit-elle à un inconnu. Elles ont perdu leur cause en se jetant dans le désordre au nom de l'amour et de l'enthousiasme, et leur conduite à toutes, quelle qu'elle soit, est toujours remplie de folie et d'imprudence... De tous leurs écarts nous ne voyons jamais, jusqu'ici, résulter quelque chose de bon, de durable et de noble. » Il n'y a pas encore, en France, et il ne peut pas y avoir d' « union de ce genre qui soit calme, estimable et enviable. » Pouvait-elle dire plus clairement : Admirez Valentine, Fernande, etc., mais ne les imitez pas !

Elle fait mieux que blâmer les déchues : elle leur donne des conseils. C'est que beaucoup lui en demandaient en effet, lui faisant naïvement la confidence de leurs angoisses, de leurs hésitations... George Sand directeur de conscience ! quel chapitre de l'histoire de la direction des âmes ! Elle se récuse, se dérobe, s'embarrasse, se déclare impuissante à conclure, mais jamais ne donne le conseil d'imiter ses héroïnes. Voyez ce qu'elle écrit à Mlle de Chantepie :

Que la femme, pour échapper à la souffrance et à l'humiliation, se préserve de l'amour et de la maternité, c'est une conclusion romanesque que j'ai essayée dans le roman de *Lélia*, non pas comme un exemple à suivre, mais comme la peinture d'un martyre qui peut donner à penser aux juges et aux bourreaux, aux hommes qui font la loi et à ceux qui l'appliquent. Cela n'était qu'un *poème*, et puisque vous avez pris la peine de le lire, vous n'y aurez pas vu, je l'espère, une *doctrine*... Voilà ma synthèse à moi ; mais je n'ai pas le génie de l'application, et je ne saurais vraiment pas vous dire dans quelles conditions vous devez accepter l'amour, subir le mariage et vous sanctifier par la maternité...

Ce sont là pourtant, continue-t-elle, « les actes les plus nécessaires, les plus importants et les plus sacrés de la vie de la femme. Mais dans l'absence d'une morale publique et d'une loi civile qui rendent ces devoirs possibles et fructueux, » comment indiquer à chacun « *les cas particuliers* » où l'on doit « *céder ou résister* à la coutume générale, à la nécessité civile ou à l'opinion publique ?... En y réfléchissant, mademoiselle, vous reconnaîtrez que je ne le puis pas, et que vous seule êtes assez éclairée sur votre propre force et sur votre propre conscience pour trouver un sentier à travers ces abîmes, et une route vers l'idéal que vous concevez. »

A une autre :

Vous me demandez si vous serez heureuse par l'amour ou le mariage. Vous ne le serez ni par l'un ni par l'autre, j'en suis bien convaincue. J'ai passé dix ans à réfléchir, et après m'être demandé pourquoi tous les amours de ce monde, légitimés ou non légitimés par la société, étaient *tous plus ou moins malheureux*, quelles que fussent les qualités et les vertus des âmes ainsi associées, je me suis convaincue de l'*impossibilité radicale de ce parfait bonheur*, idéal de l'amour, dans des conditions d'inégalité, d'infériorité et de dépendance d'un sexe vis-à-vis de l'autre.

Il faudra une transformation complète de la société pour préparer l'avènement de l'âge d'or : « Nous reviendrons à la vie humaine dans des conditions meilleures, où nos intentions (celle des femmes) seront mieux comprises et notre dignité mieux établie. » Belle consolation, qui nous ramène à la métempsycose ! et quelle déception pour les naïves admiratrices qui cherchaient chez elle un code pratique de bonheur !

Elle est allée plus loin ; et cette morale bourgeoise, d'où vient tout le mal, n'a pas eu de prédicateur plus convaincu. Mariez-vous, insinue-t-elle prudemment à ses pénitentes ordinaires, mariez-vous, c'est encore le plus simple et le plus sûr. Et elle leur prodigue les conseils sur le rôle qu'elles ont à remplir « comme femmes, comme mères, comme chrétiennes » ; leur premier devoir sera de « faire le plus de bien possible » à leurs maris en leur fournissant les moyens « d'ennoblir leur âme et de pratiquer la justice, la charité, la loyauté... »

Tant de colères et d'imprécations pour en arriver là ! Elle n'était donc pas révolutionnaire pour une obole ! Elle était femme, simplement ; et on l'accusait d'idées subversives, elle qui ne se doutait pas qu'il y eût des idées dans ses livres et qui croyait n'y avoir laissé parler que ses sentiments : « Pas plus dans sa tête que dans ses livres, il n'y a l'ombre d'une idée », écrit-elle d'elle-même dans ses *Lettres d'un voyageur*, et elle ajoute : « Le devoir de son amitié est d'apprendre aux gens qui par hasard auraient lu les livres susdits, ce qu'ils prouvent et ce qu'ils ne prouvent pas. Il ne serait peut-être pas inutile non plus de *me l'apprendre à moi-même.* » On n'avait pris de ses romans que la passion, parce que la passion y éclatait dans un flamboiement où disparaissait tout le reste : que d'autres choses cependant l'on eût pu en tirer ! quelles splendeurs dans ce lyrisme où l'inspiration la plus riche s'élance de l'abîme au ciel pour retomber au plus profond de l'abîme ! quels éclairs jetés sur nos misères et nos aspirations toujours renaissantes, sur nos désespoirs et nos espérances quand même invincibles ! Qui, mieux qu'elle,

sait que le bonheur n'est pas l'amour et qu'il y a au-delà de l'amour des désirs, des besoins, des soifs qui ne s'éteignent point!

Sans cela, que serait l'homme? Il lui a été accordé si peu de jours pour aimer sur la terre!

Oh! si c'était seulement le repos, la contemplation, le calme, le silence!... Savoir qu'on a souffert, qu'on ne souffrira plus et qu'on se repose sous la protection du Seigneur! Mais quelle sera l'autre vie ? Quel est ce désir inconnu et brûlant qui n'a pas d'objet conçu et qui désire comme une passion? Le cœur de l'homme est un abîme de souffrances dont la profondeur n'a jamais été sondée et ne le sera jamais.

Ne sommes-nous pas insensés dans nos mécontentements, et n'est-ce pas une chose digne de pitié que de voir de si chétifs atomes avoir besoin de tant d'espace et de bruit pour y promener une misère si obscure et si commune?

...Son cœur avait d'infinis besoins, et il allait s'éteindre sans en avoir satisfait aucun. Il eût fallu à cette immense douleur l'immense consolation de la certitude... La foi que les petits esprits appellent faiblesse, superstition, ineptie, la foi qui est la volonté jointe à la confiance, magnifique faculté donnée à l'homme pour dépasser les bornes de la vie matérielle et pour reculer jusqu'à l'infini celles de l'entendement!

...Depuis dix mille ans, j'ai crié dans l'infini : vérité, vérité! et depuis dix mille ans, l'infini me répond : désir, désir! *(Lélia,* 1833).

...La religion n'a point à toutes les questions une réponse aussi précise que celle de l'immortalité en face de la mort; mais il n'est point de douleur qu'elle laisse sans soulagement. C'est la différence d'une plaie qui est pansée à une plaie qui ne l'est pas... Certains élans de l'âme, rapides comme l'éclair et vagues comme l'aube, suffisent à calmer ces lentes douleurs qui nous rongent, à faire crouler cette montagne de plaintes et d'ennuis si péniblement entassés durant nos lâches révoltes. Nous ne voyons pas d'où découle le baume; nous ne pouvons conserver la manne divine au delà du temps nécessaire pour ranimer nos forces et nous empêcher de mourir; mais elle tombe chaque jour dans le désert, et quand nous doutons de la main qui la verse, c'est que nous avons négligé de l'invoquer, c'est que nous avons oublié de purifier le vase que le Seigneur a commandé de tenir toujours prêt à recevoir ses dons. Marcie, ne promettez pas, demandez; ne refusez pas, acceptez; ne doutez pas, priez. *(Lettres à Marcie,* 1837).

Qui pourrait peindre les souffrances d'une âme habituée à l'exercice minutieusement ponctuel d'une doctrine aussi savamment conçue, aussi minutieusement élaborée que celle du catholicisme, lorsque cette âme se trouve flottante au milieu de doctrines contradictoires, dont aucune ne peut hériter de sa foi aveugle et de son naïf enthousiasme!... L'étude avait perdu tout attrait pour moi, elle me devint peu à peu odieuse; elle ne servait qu'à me remettre sous les yeux ce sinistre problème de la destinée de l'homme abandonné sur la terre à tous les éléments de souffrance et de destruction, sans avenir, sans promesse et sans récompense. Je me demandais alors à quoi bon vivre, mais aussi à quoi bon mourir; néant pour néant, je laissais le temps couler... J'enviais le sort de ces créatures qui obéissent à des instincts toujours satisfaits et que la réflexion ne tourmente pas... Tout me semblait préférable au sort de l'homme. *(Spiridion,* 1840, écho, comme les *Lettres à Marcie,* de la « direction » que G. Sand avait reçue de Lnmennais).

Mon cœur est un cimetière, et si je ne me sens pas entraînée dans la tourbe qui a englouti la moitié de ma vie, par une sorte de vertige contagieux, c'est parce que l'autre vie se peuple pour moi de tant d'êtres aimés qu'elle se confond parfois avec ma vie présente jusqu'à me faire illusion :... Saintes promesses des cieux où l'on se retrouve et où l'on se reconnaît, vous n'êtes pas un vain rêve!... Aimons-nous en ce monde, nous qui y sommes encore, aimons-nous assez saintement pour qu'il nous soit permis de nous retrouver sur tous les rivages de l'éternité avec l'ivresse d'une famille réunie après de longues pérégrinations. *(Histoire de ma vie,* 1854).

X. — George Sand nous a retenus longuement[1]. Le temps nous manque (d'autres choses aussi que le temps) pour faire le même honneur (ou la même indignité) à ses descendantes. Mme Marcelle Tinayre nous donnait, il y a deux ans, *La Maison du Péché,* roman délibérément antichrétien, démonstration de l'incompatibilité radicale qui existe entre le christianisme et la vie : seulement, comme il se trouve que le christianisme dont nous parle cette jeune dame c'est le jansénisme, il s'ensuit que son livre ne nous atteint pas, voire même qu'un prêtre avisé pourrait en tirer de très fins éléments d'une apologie de l'ascétisme chrétien, opposé à la déformation janséniste (voir ce qu'on en a dit, *Ami* 1902, p. 881-883).

Cette année elle nous donne *La Vie amoureuse de François Barbazanges. (Revue de Paris,* 15 décembre 1903, 1er et 15 janvier 1904; 1 vol. in-12, Paris, Calmann-Lévy). Elle y quitte la théologie : dirai-je que c'est pour la philosophie? En théologie elle donnait dans le jansénisme; en philosophie, puisque nous y sommes, il semble bien qu'elle verse dans le déterminisme, qui est une manière de « grâce efficace » appliquée à l'ordre naturel. Ce *François Barbazanges* n'a l'air de rien. On le voit naître le 17 juillet 1673, à Tulle, capitale du Bas-Limousin, d'une famille de noblesse de robe : son père était conseiller au présidial, et les Barbazanges étaient, de père en fils, fort considérés et cités volontiers pour la sagesse de leurs démarches et la prud'homie de leurs propos. Mais Mme Marcelle Tinayre entend bien que les hérédités bourgeoises les plus rassurantes n'assurent pas contre les accidents de l'amour, non plus que les lois ni les mœurs, et que rien ne saurait prévaloir contre l'impérieuse souveraineté des instincts.

[1] L'on m'aura trouvé peut-être trop indulgent et trop porté à mettre en relief les circonstances atténuantes. Aussi, et pour m'abriter derrière une de nos autorités en matière de critique littéraire, suis-je heureux de citer les lignes suivantes que je viens de retrouver dans un article de M. l'abbé Lecigne, professeur à l'Université catholique de Lille *(Revue de Lille,* avril et mai 1903) :

« Elle fut la victime de l'éducation qu'elle reçut, la victime du milieu où elle vécut, la victime d'une nature fougueuse qu'elle ne sut pas gouverner. Elle souffrit de son impiété, elle pleura sur ses fautes. Elle fit beaucoup de mal, en se figurant qu'elle faisait quelque bien... Il me semble que l'impitoyable Dante lui eût trouvé une place en son purgatoire. C'est à Dieu seul qu'il appartient de juger. »

Daigne surtout la miséricorde de Dieu ne pas la rendre responsable de ce qui va sans doute se dire de fâcheux aux fêtes de son centenaire (qui vont être célébrées à Paris le 1er juillet et à La Châtre le dimanche 3, par les soins d'un Comité constitué sous la présidence du ministre de l'Instruction publique : parmi les membres du Comité, nous relevons entre autres, les noms de dames de lettres, Mmes Adam, Arvède Barine, Sarah Bernhardt, Marcelle Tinayre, marquise de Charnacé, Séverine, Judith Gautier (fille de Théophile), etc.).

Ce François est beau comme le jour ; toutes les femmes l'aiment, il les ensorcelle toutes, mais n'est ensorcelé par aucune, jusqu'au jour où il aperçoit au bord de la Clidane une baigneuse aux formes divines, et, tout de suite, sans délibération ni préméditation, par un coup de foudre inévitable, fatal, devine les possibilités infinies de bonheur que promet cette beauté vraiment unique et comprend que l'amour à la façon des Scudéry n'est que fadaise et faribole... Le lendemain, un coup de feu l'étend au détour du chemin.

Et songeant à ce Pierre Broussol, l'ami de François, qui tout le long des jours cueillit les joies brèves, ou à Margot la Chabrette, qui ne refuse rien jamais à personne, M[me] Marcelle Tinayre songe aussi qu'il est plus beau d'enfermer, comme son François, tout le plaisir et toutes les délices dans une seule heure privilégiée, de vivre « son rêve amoureux » ou de rêver « sa vie amoureuse » dans une nuit sans lendemain.

Que si l'on vous dit que M[me] Marcelle Tinayre, qui est une rare artiste et qui réussit le pastiche presque aussi bien que l'auteur de la *Rôtisserie de la reine Pédauque* (voir *Ami,* 1897, p. 250), vous présente ici la reconstitution romanesque des mœurs, des idées, des sentiments, des aspirations idéales de la société précieuse de ce temps-là, une manière d'*Astrée*, vous vous souviendrez que toute l'innocence de l'*Astrée* est sur les lèvres ou au cœur des professeurs de belles-lettres qui oncques ne l'ont ouvert, et que l'*Astrée* a des pages à faire envie à l'auteur de *Daphnis et Chloé.*

XI. — La poussée de la littérature contre l'institution matrimoniale s'est faite particulièrement formidable en ces dernières années ; et nous avons tenu nos lecteurs au courant des œuvres malsaines de MM. Paul et Victor Margueritte, Masson-Forestier, Paul Adam, etc. Mieux encore qu'en ses romans, une société se reflète en ses mœurs judiciaires. Or, voyez ce qu'il advient de l'adultère devant nos tribunaux du XX[e] siècle (Louis Delzons, *La législation pénale de l'adultère, Revue Bleue,* 12 mars 1904) : l'article 327 du Code pénal édictait (et édicte toujours), contre la femme convaincue d'adultère, « la peine d'emprisonnement pendant trois mois au moins et deux ans au plus. » En pratique cependant, qu'en est-il ?

D'abord, les affaires d'adultère se raréfient. Non que le délit ne se commette plus ; mais c'est que le ministère public ne peut engager les poursuites que sur plainte du mari ; et dans la « société, » dans les milieux riches ou frottés de quelque lecture, il n'est plus admis qu'un mari, si outragé qu'il se juge, traîne (pour si peu !) sa femme au banc des prévenus. Autrement, c'est lui qui serait condamné, et sans sursis, par l'« opinion. » — Et c'est pourquoi, dit M. Delzons, « on ne pourrait peut-être pas citer, dans les dix ou vingt dernières années, un seul cas de femme adultère, appartenant à ces classes, traduite devant les tribunaux. »

C'est donc du peuple exclusivement, de la petite bourgeoisie, des travailleurs manuels de la ville ou de la campagne, que les affaires d'adultère viennent aux tribunaux. Que voulez-vous qu'en fassent les magistrats ? et comment leur demander, à eux qui sont d'un monde où l'on n'admet plus la plainte en adultère, comment leur demander quelque sévérité ? Aussi, feuilletez la chronique judiciaire des quatre Chambres correctionnelles du tribunal de la Seine : le taux de la peine varie de 25 à 50 francs d'amende. Hors de Paris, on garde encore quelque rigueur, et l'on maintient la peine de la prison, mais pour une minorité seulement (alors que, dans l'intention des législateurs de 1810, la prison était de règle) : pour l'ensemble de la France, la proportion des prévenus condamnés à une simple amende (sans prison) a été, en 1899, de 64 0/0, en 1900, de 69 0/0, en 1901, de 73 0/0. En 1901 encore, la proportion des prévenus à qui ont été accordées les circonstances atténuantes a été de 78 0/0 : ce qui signifie clairement que les juges n'ont refusé ces circonstances atténuantes que lorsqu'ils y ont été forcés, et que donc, à leurs yeux, c'est le délit lui-même qui porte en soi son atténuation.

Est-ce à dire que la moralité des magistrats ait baissé depuis cent ans ? Au contraire. Car ce n'est point la moralité, mais l'*utilité générale* (suivant la théorie de Bentham, alors dominante), que les rédacteurs du Code pénal ont eue en vue, comme Target lui-même l'a formulé au Conseil d'Etat : « La gravité des crimes se mesure non pas tant sur la perversité qu'ils annoncent que *sur les dangers qu'ils entraînent.* » Or, le danger de l'adultère, le trouble social qu'il cause apparaissait si redoutable en 1810, que l'on songea d'abord à l'inscrire au rang des *crimes ;* et c'est en considération de l'opinion, trop indulgente, que le législateur se vit « forcé à faire descendre dans la classe des *délits* ce qu'il n'était pas en sa puissance de mettre au rang des *crimes.* »

Alors, l'adultère ne « trouble » plus personne aujourd'hui ? la famille ne s'en sent pas atteinte ? l'éducation des enfants n'en souffre pas ? le repentir d'un côté, le pardon de l'autre effacent-ils toute trace du péché ?... [1]

XII. — M. Emile Pouvillon, après quelques années de recueillement et de silence, nous donne une nouvelle *Pastorale, Jep. (Revue de Paris,* 1[er] et 15 décembre, 1[er] janvier 1904 ; — un vol.

[1] Si l'on regarde, hors de France, les pays qui se préoccupent de modifier leur Code pénal suivant les derniers progrès de la « science criminaliste, » on remarque qu'en Suisse, par exemple, la répression de l'adultère n'a été maintenue dans l'avant-projet du Code pénal, en 1901, qu'*à une voix de majorité.*

En France, une première fois déjà, en 1791, l'adultère avait été rayé du nombre des délits ; il pourra l'être bientôt une seconde fois sans que personne s'en aperçoive.

in-12, Paris, Fasquelle). Depuis que parurent ses *Nouvelles réalistes*, en 1878, une série d'œuvres, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre, ont placé M. Emile Pouvillon aux premiers rangs de nos romanciers champêtres *(Césette ; L'Innocent ; Jean-de-Jeanne ; Chantepleure ; Les Antibel ; Petites âmes ; Pays et Paysages ; Bernadette de Lourdes*, cf. *Ami* 1894, p. 668) ; et les bords de la Garonne, Montauban [1], Agen, Toulouse et lieux circonvoisins (dont quelques coins de Quercy ou de Rouergue) resteront, dans l'histoire littéraire, son domaine, comme le Berry appartient à George Sand, ou Nîmes à Alphonse Daudet, ou la Provence à Jean Aicard, ou les Cévennes à Ferdinand Fabre, ou le Bocage à René Bazin. Même il me souvient qu'il y a quelque six ou huit ans, un critique ecclésiastique trop pressé saluait en lui des promesses ou tout au moins des possibilités de romancier catholique, presque de romancier pour jeunes filles. Ce ne furent, hélas ! que des promesses, et l'évolution de M. Pouvillon s'est opérée d'autre côté.

Jep est une œuvre très forte, et une perfection de langue. On ne lui demandera pas l'innocence morale des paysanneries de George Sand, ni leur innocence politique. *Jep*, c'est la vision de ce que pouvait être un village roussillonnais à la veille du coup d'Etat, en 1851 ; et l'on sent tout de suite où l'auteur entend diriger les sympathies de ses lecteurs. 1848 a jeté dans l'air des théories sociales, des bouffées de liberté, des aspirations vers un idéal nouveau et merveilleux de justice et d'égalité, toutes choses dont ces paysans ne veulent point parce que pour eux rien ne vaut que la terre et la vente de leurs grains et de leurs moutons, parce qu'ils ne sauraient avoir d'intelligence pour aucune misère et qu'ils sont tous faits d'égoïsme et de dureté, de lâcheté et de traîtrise, sur le type du vieux Bernadach et de son aîné Galdéric, le Judas de son frère Jep. En face, Jep, Bepa son amoureuse, le vieux forgeron Malhibern, figures de droiture et de loyauté, de désintéressement et d'entr'aide, apôtres de la Révolution sociale et, du même coup, ennemis de l'Eglise et du prêtre. Car il est bien évident qu'on ne peut pas aimer le peuple et la liberté sans détester l'Eglise et les prêtres ; et ceci n'est indiqué que discrètement, parce que M. Pouvillon est un rare artiste, mais tout de même c'est l'idée du livre.

Çà et là, des éclairs jetés sur les ravages que pouvait produire la lecture de Lamennais en des cervelles mal outillées, telles que ce pauvre imbécile d'instituteur, Sabardeilh. — Un type de curé qui, lui non plus, n'a d'intelligence pour aucune misère et ne sait que s'épancher en banalités rances, en phrases d'une onction qui vous écœure à force de vous laisser entrevoir le vide de l'esprit et du cœur. La caricature est odieuse : tâchons qu'on n'en reconnaisse jamais le moindre trait en notre attitude.

[1] M. Emile Pouvillon est né à Montauban, en 1840.

XIII. — *Les amours de Li-Ta-Tchou*, que M. Charles Pettit a donnés à la *Revue de Paris* (1 vol. in-12, Paris, Calmann-Lévy) sont un tableau de la Chine contemporaine en raccourci, d'une Chine authentique et qui ne donne jamais une impression de truquage ou de trompe-l'œil. L'auteur l'a écrit en Chine, « entre deux émeutes », et il dit ce qu'il a vu. Il le dit avec abondance et minutie, mais sans complaisance. Li-Ta-Tchou est le plus cruel, le plus vicieux, le plus intelligent et tout ensemble le plus bête des hommes (ce qui arrive quelquefois aux hommes très intelligents quand le cœur ne vient point ajouter ses « raisons » à la « raison »). Il est une brute cultivée, type de ces fonctionnaires extraordinaires qui exploitent et dominent la Chine. L'opium, les vices artificiels et contre nature ont ridé ses chairs, desséché tout son squelette et aboli en lui le sens même du plaisir, tout en exaspérant ses désirs, jusqu'à ce qu'une gourgandine délurée, capiteuse et cruelle, qui répond au nom de Bouton-d'Or-Pâle, vient le réveiller de sa léthargie : elle a voué aux hommes blancs une haine inexpiable ; Li-Ta-Tchou, pour lui plaire, favorise les massacres de chrétiens et de missionnaires, lui sacrifie le cercueil même de son père, puis la livre au bourreau, puis, pour se punir d'être devenu incapable d'amour, se tue.

Le tableau n'est pas flatté ; mais on le sent sincère. On y sent aussi vibrer les indignations du Français et du chrétien. De superbes pages nous disent la lutte héroïque soutenue par les chrétiens dans la maison de Bouton-d'Or, l'abjuration arrachée à la faiblesse de quelques survivants, et la mort sublime du missionnaire. Mais ces pages ne sont pas tout le volume ; et vous ne le laisserez pas à portée de vos jeunes filles.

XIV. — Vous n'y laisserez pas non plus, et vous ne laisserez d'ailleurs à la portée de personne *La Conquête de Jérusalem*, de Mme Myriam Harry (in-12, Paris, Calmann-Lévy) « roman moderne », dont la pensée générale est que le christianisme, et en particulier « le christianisme des pauvres », le protestantisme, est abominable et qu'il faut en revenir au paganisme et au naturalisme païen : le paganisme, dans l'esprit rudimentaire de l'auteur, se confondant à peu près avec l'érotisme, et le christianisme avec l'hypocrisie.

La *Vie Heureuse*, revue pour dames (Paris, Hachette), qui présente à ses lectrices, sans doute comme types de « vie heureuse » et exemplaires des Béatitudes de l'Evangile moderne, les célébrités féminines d'aujourd'hui, comédiennes et authoress, doctoresses et alpinistes, japonaises et mauresques, et quelquefois aussi des femmes d'œuvres ou même (rarement et pour ne pas se donner des airs d'ostracisme féroce) des chrétiennes, — la *Vie Heureuse* donc nous a offert dans son fascicule d'avril l'image de Mme Myriam Harry, personne de sangs divers et de races complexes, née à Jérusalem, polyglotte dès le berceau, roman-

cière allemande à treize ans, puis anglaise, puis française, assidue de l'Ecole des Hautes-Etudes, de la Sorbonne et de l'Ecole des Langues orientales, voyageuse en Extrême-Orient, chantre des *Petites Epouses* d'Annam, et, dans sa *Conquête de Jérusalem*, chantre de la « vie », de la vie souveraine, de la vie avec sa beauté naturelle et la splendeur de sa force incomprimée, — de la vie telle que la conçoit Hélie Jamain, le héros de son roman, jeune homme élevé dans une ardente piété, qui se voue d'abord au séminaire, puis à la « critique verbale », à la « métrique » et autres « petites sciences conjecturales, » comme les appelait Renan, puis se retrempe dans la réalité, se rajeunit au chaud contact de la vie contemporaine, découvre une Jérusalem de discordes et de potins, cacophonie de religions qui ne songent qu'à s'excommunier sans jamais faire monter une prière au ciel, excommunié lui-même et traité de renégat par tous les couvents de Terre-Sainte, épouse une jeune diaconesse luthérienne, inaugure son voyage de noces en Galilée, au bord du lac de Jésus, puis, pour supprimer cet esprit de mortification et d'ascétisme qu'il sent survivre en son épouse et s'interposer entre elle et lui, obstacle à la perfection de son bonheur nuptial, poursuit son voyage de noces au pays de Baal et d'Astarté, au pays où des religions franchement naturalistes ont compris l'idéal humain, appelle Baal à son secours, comme jadis Salomon qui demanda aux femmes sidoniennes le secret de la totale félicité, s'enchante de cette terre de volupté, revient à Jérusalem, et, dans son désespoir de voir son épouse reprise de son esprit de pénitence et de ses manies de salutiste, s'en va au pays de Moab, y découvre une statue d'Astaroth et une belle fille d'Arabie qui l'enivre d'amour païen, puis se dégoûte de tout ce réalisme, rêve d'amours idéales, médite l'*Imitation de Jésus-Christ* (« Ah ! être le Christ une seule minute ! être doux, être bon, être tout-puissant, exaucer une prière...! »), puis se suicide [1].

[1] Vous voyez si la *Vie Heureuse* a droit de nous montrer en cette femme un être de « liberté », et de conclure :

« Cette liberté magnifique fait un écrivain précis et coloré, passionné et fort, comme on n'en a point vu depuis Maupassant. »

La *Vie Heureuse* résume en trois lignes le nouveau roman de cette dame :

« Il y a quelques jours paraissait *La Conquête de Jérusalem*. Hélie Jamain aimait et mourait dans la cité sépulcrale. Au loin les montagnes de Moab paraissaient comme le *signe d'une vie libre et naturelle*. Deux esprits, deux humanités se combattaient, et leur lutte faisait la grandeur nouvelle du tableau. Mais le style gardait sa qualité première : la perfection de l'image. »

Voilà ce qui s'appelle, pour la *Vie Heureuse*, rester neutre et éviter les querelles confessionnelles.

M^me^ Myriam Harry est collaboratrice du *Journal*.

« Ce volume est très inégal, dit M. Faguet (*Revue Latine*, 25 avril 1904) : il est brillant et il est plat ; il est éloquent et il est ridicule ; il est puissant et il est grotesque ; il est large et presque grand et il est mesquin. — Il est aussi de tous les tons : il est réaliste jusqu'à la caricature genre Champfleury et il est lyrique à la manière du *Voyage en Orient* de Lamartine. Il n'a qu'une caractéristique qui soit commune à toutes ses parties : c'est que partout il manque de goût. »

XV. — *Vers Ispahan*, par Pierre Loti (*Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1903, 1^er^ et 15 janvier, 1^er^ et 15 février 1904), est un voyage en Perse, à travers ces plateaux d'Asie, « les plus élevés et les plus vastes du monde, qui furent le berceau des humanités, mais sont devenus aujourd'hui des déserts, » vers une ville en ruine dans une oasis de fleurs blanches, vers « tout cet Ispahan de lumière et de mort, baignée dans l'atmosphère diaphane des sommets ; » terre, comme toutes les terres, à la fois enchanteresse et désolante, enchanteresse pour les sens qui y trouvent comme partout la marque de l'amour d'où naît la vie, mais décevante pour l'esprit, qui se prend d'une invincible mélancolie d'y voir, comme partout, la trace incessante de la mort ; terre joyeuse et belle au milieu de ses champs de pavots blancs et de roses roses, avec tous ses dômes bleus, tous ses minarets bleus d'un inaltérable émail, mais accablante aussi, à la pensée qu'elle renferme les cendres des mondes évanouis.

Loti s'est accablé partout ; et il restera à la mode tant qu'il y aura des âmes prêtes à s'accabler, à s'affaisser avec lui, des âmes de nonchalance et de négligence, de mollesse et de volupté endormie, incapables de percevoir un appel de la conscience ou d'imprimer une direction à la pensée, des âmes d'oisiveté sensuelle et d'inconscience... Le plus triste des confrères de Loti en littérature, M. Anatole France, a écrit quelque part que le livre est *l'opium de l'Occident*. Rien, dans la littérature moderne, ne mérite plus cette flétrissure que les livres de Loti. Le lotisme, pour les âmes qui en sont touchées, est un mal tout autrement profond et incurable que toutes les flambées passionnelles de George Sand [1].

XVI. — Pour Loti la pudeur n'existe pas. Voyez plutôt le *Mariage de Loti* et cette peinture de Tahiti, une humanité éternellement enfantine, une terre si douce, une telle béatitude de vivre, la beauté de la nature et la beauté des corps conseillant si clairement et si invinciblement l'amour que nul n'a jamais songé à y attacher une idée de souillure. On n'y a pas la notion du péché. C'est le monde d'avant la Loi, laquelle a

[1] Tout Loti est déjà dans cette lettre qu'il écrivait tranquillement, à vingt-sept ans, à son ami William Brown :

« ... Croyez-moi, mon pauvre ami, le temps et la débauche sont deux grands remèdes... Il n'y a pas de Dieu ; il n'y a pas de morale ; rien n'existe de tout ce qu'on nous a enseigné à respecter ; il y a une vie qui passe, à laquelle il est logique de demander le plus de jouissances possible en attendant l'épouvante finale qui est la mort... Je vais vous ouvrir mon cœur, vous faire ma profession de foi : j'ai pour règle de conduite de faire toujours ce qui me plaît, en dépit de toute moralité, de toute convention sociale. Je ne crois à rien ni à personne ; je n'aime personne ni rien ; je n'ai ni foi ni espérance... »

Loti est né à Rochefort en 1850, d'une famille protestante (il rêva, dans ses années d'enfance, de se faire pasteur protestant et missionnaire). Son premier roman, *Aziyadé*, est de 1879.

fait le péché, comme dit saint Paul. C'est la pudeur qui est impudique, disait Milton.

Elle l'est quelquefois en effet, quand elle s'exagère ou se déplace, comme elle le fait dans les milieux très corrompus. C'est ce qui nous revenait en pensée, en lisant l'étude de M. Salomon Reinach sur les variations de la pudeur chez les différents peuples *(L'Anthropologie,* nov.-déc. 1903). Il est telles déviations de la pudeur qui ne sont qu'un trompe-l'œil. Les honnêtes gens, comme Boileau et Bossuet, étaient loin de voir dans la pruderie des Précieux et Précieuses une enseigne de vertu. Est-ce indice de vertu aussi que le voile intangible dont les Orientales se couvrent la face? Les musulmanes cachent leur visage plus que tout le reste; et les Européennes, tout le reste plus que le visage. En Orient, paraît-il, après le visage, c'est sur les pieds que la pudeur émigre de préférence. Ainsi Rittich nous apprend que les Tchouwaches (Turques du Volga), plutôt que de montrer leurs pieds, couchent avec des bas. Vambéry nous en dit autant des Turques de l'Asie centrale. En Chine, le mari lui-même ne doit pas voir les pieds de sa femme. Regarder les pieds des dames est un crime en Chine. Que feraient les Chinoises le jour où, l'alpinisme se développant aux pentes de l'Himalaya, elles devraient subir le perpétuel refrain des guides : « Regardez vos pieds ! »

Sans courir jusqu'en Chine, il en était encore de même en Espagne il y a deux siècles ; et Mme d'Aulnoy († 1705), une des distinguées femmes de lettres du temps, nous conte là-dessus, dans ses *Mémoires de la Cour d'Espagne* et sa *Relation du voyage d'Espagne*, nombre d'anecdotes : ce roi (Philippe IV) qui tua d'un coup de pistolet un comte coupable d'avoir touché le pied de la reine en la sauvant d'un incendie; ces portières de carrosses qui se baissent jusqu'à terre pour cacher les souliers des dames à la descente; ces jupes qui traînent étrangement par devant et par derrière, en sorte que les dames « marchent dessus afin qu'on ne puisse voir leurs pieds qui sont la partie de leur corps qu'elles cachent le plus soigneusement [1]; » cette reine Louise de Savoie, la première femme de Philippe V, qui, demandant aux dames de raccourcir un peu leurs jupes afin de soulever moins de poussière, se heurte à l'opposition des maris qui « poussèrent l'extravagance jusqu'à dire qu'ils aimeraient mieux voir leurs femmes mortes que de souffrir qu'on leur vît les pieds; » etc.

Déjà au siècle précédent, le chapelain de Ferdinand le Catholique, racontant la mort de la reine Isabelle (1504), célèbre sa pudeur, « si grande jusqu'au moment où l'âme voulut sortir du corps que, lorsqu'on lui donna l'Extrême-Onction, elle ne consentit ni à ce qu'on lui découvrît les pieds ni à ce qu'on les lui touchât. »

Mais jusque dans les images de la sainte Vierge, il était absolument défendu en Espagne de montrer les pieds. « Saurait-on, écrit Tacheco, imaginer quelque chose de plus éloigné du respect que nous devons à la pureté de Notre-Dame la Vierge que de la peindre assise avec un genou placé au-dessus de l'autre et souvent avec ses pieds sacrés, *découverts et nus?* Rendons grâce à la sainte Inquisition qui a fait cesser pareille impiété. » La Vierge de Lourdes fit sagement de ne pas apparaître en Espagne au temps de l'Inquisition d'Etat!

Mais qui dira les variations de la mode et tout ce qui peut se glisser de caprice et de transpositions dans les rapports de la bienséance avec la pudeur? Qui fixera *ne varietur* la mesure de ce qu'il est « permis de découvrir? » Est-elle authentique, l'histoire de cette Anglaise qui voilait de serge les pieds de son piano, sous prétexte qu'une jeune fille ne doit jamais voir de pieds nus?

XVII. — Les Anglo-Saxonnes d'Amérique n'ont pas de ces scrupules. — *L'idéal américain,* de M. Roosevelt, a été étudié ailleurs; mais sur l'évolution morale de la race américaine, deux documents ont paru l'an dernier, qui ne sont certainement pas l'Idéal de M. Roosevelt et qui même ne sont en aucune façon un « idéal » : 1° le livre de M. Carnegie, *The Empire of business* (trad. fr., *L'Empire des affaires,* avec ce sous-titre : *Les idées de M. Carnegie,* Paris, Flammarion), et 2° le travail de Mrs Mariott Watson, dans *Nineteenth Century,* sur la femme américaine. (Cf. Em. Faguet, *Revue Bleue,* 16 déc. 1903 et 28 mai 1904, et *Revue Latine,* 25 mars 1904).

Le livre de M. Carnegie pourrait être intitulé : *Conseils aux jeunes gens pour faire fortune honnêtement.* Sur l'honnêteté, rien à redire : elle est absolue, intransigeante presque, on dirait une superstition. — Seulement, à quoi l'honnête homme doit-il appliquer son honnêteté ? A une seule chose : gagner de l'argent. Il n'est question dans tout ce livre que de gagner de l'argent, de faire de l'argent, d'amasser de l'argent. Evidemment M. Carnegie n'a jamais songé, depuis qu'il songe à quelque chose, qu'à gagner de l'argent, et ensuite à le dépenser de la manière la plus intelligente.

Et, arrivé à la vieillesse, en face de nouvelles générations il ne sait leur dire qu'une chose : « Gagnez de l'argent! ne songez qu'à gagner de l'argent! Et les moyens, les voici... »

Et comme le livre a eu en Amérique un succès immense et que M. Carnegie est regardé là-bas comme le moraliste par excellence, il semblerait donc que la morale américaine la plus pure, la

[1] Ne serait-il pas possible encore de flairer en ceci une ruse de femme, un artifice de dissimulation? Un illustre oublié, Sébastien Mercier, jaloux des lauriers de Lavater qui reconnaissait le caractère des gens à leur tête, se mit à soutenir qu'on démêle le caractère des personnes en regardant leurs pieds. (Au fait, ne dit-on pas d'un pleutre : « *C'est un pied plat?* ») — Donc, si vous ne voulez pas être dévisagées, cachez vos pieds !

plus élevée, la plus complète, fût celle-ci : « Gagner de l'argent, le plus possible, honnêtement. *Money and honesty.* » Ce n'est point méprisable évidemment ; mais ce n'est pas non plus un idéal d'une sublimité enivrante ou imposante.

M. Carnegie a parlé pour les hommes. Passons aux femmes, avec Mrs Mariott Watson. Toujours l'argent au premier plan. Seulement, ici, au lieu de le gagner, on le dépense. L'Américaine, jeune fille ou jeune femme, ne nous apparaît pas comme autre chose que comme une machine à manger de l'argent, machine très élégante, très polie, très luisante et très brillante en ses dehors, mais tout de même pas autre chose. Elle veut « vivre ; » et « vivre », pour elle, c'est s'amuser, s'amuser et s'amuser toujours, par le luxe, par les voyages, par les fêtes, par une trépidation perpétuelle, surtout par le seul fait, très amusant, de dépenser l'argent et de le jeter à pleines mains dans toutes sortes de fantaisies, et d'ailleurs dans n'importe quoi, pourvu qu'il cascade comme le Niagara. Tout ce qui est devoir, devoir conjugal, devoir familial, devoir social, lui est insupportable, elle s'y dérobe le plus possible [1]. — Et ce n'est pas là seulement l'Américaine des romanciers et des dramaturges, l'Américaine des classes cultivées et riches : c'est aussi l'Américaine du peuple, qui, si nous en croyons l'enquête publiée par Mrs George West, n'a pas un autre caractère ni un autre idéal, *standard of life*, que sa sœur des classes opulentes.

En sorte que le peuple américain serait formé de deux moitiés qui se complètent et s'ajustent parfaitement l'une à l'autre : une moitié qui fait des dollars et l'autre moitié qui les mange. Et le proverbe américain, que « le mari est un homme qui fait de l'argent pour sa femme, » se trouve complété le mieux du monde par cette addition, que « la femme est un être qui mange l'argent fait par le mari. »

L'argent un idéal, la force un idéal... Ces choses-là, si elles étaient dites par l'un d'entre nous ou l'une d'entre les nôtres, nous feraient horreur. Venues de pays anglo-saxons, elles éblouissent. A défaut d'élévation, sont-elles seulement *pratiques ?*

Les Américains, dit M. Faguet, ont la prétention d'être le peuple civilisateur par excellence et d'être à la tête de la civilisation, ou plutôt d'être l'agent de civilisation le plus puissant qui soit à cette heure sur la planète. Depuis cent ans environ tous leurs moralistes, tous leurs poètes et tous leurs romanciers nous le disent à l'envi. Je ne leur dissimulerai point du tout que si leurs hommes et leurs femmes sont vraiment ce que les dernières nouvelles nous assurent qu'ils sont, *ils tournent précisément le dos à la civilisation.*

La civilisation, et en cela je ne crois pas que les temps modernes diffèrent aucunement des temps anciens, *repose sur beaucoup de choses, mais avant tout, peut-être, sur le mépris de l'argent,* soit de l'argent à gagner, soit de l'argent à dépenser. La pauvreté des particuliers et la richesse de l'Etat, c'est précisément le secret des nations fortes. Les nations fortes sont celles où le citoyen méprise l'argent pour lui et ne l'estime que consacré à de grandes œuvres sociales (soit nationales, soit d'associations libres). Les nations fortes sont celles où les citoyens *n'ont pas besoin d'argent* et n'en gagnent, n'en font que pour que leur nation soit forte, ou forte l'association dont ils font partie, le groupement auquel ils appartiennent, etc. Donc, il n'est pas défendu de gagner de l'argent, mais à la condition d'en profiter très peu pour soi-même et d'en faire une source de forces où puisent largement l'Etat, la province, la cité, la société, la confrérie.

Là où le citoyen « fait de l'argent pour sa femme, » c'est-à-dire pour sa maison, c'est-à-dire, en définitive, pour lui..., à la vérité beaucoup d'hommes vivent des industries de luxe que ce train de dépense entretient ; mais, d'une part, *il n'y a pas de réserve,* il n'y a pas d'épargne sociale, il n'y a pas de capital national, il n'y a pas de trésor patriotique, ce qui est un péril immense ; — et, d'autre part, il y a de mauvaises habitudes prises, des vices contractés, de mauvaises mœurs établies, ce qui revient à dire que, de même que tout à

[1] Nulle part le nombre des mariages sans enfants ne s'accroît de façon aussi rapide que chez les Yankees. — « Eh ! qu'avons-nous besoin d'enfants ? L'Europe nous en jette à foison et qui sont tout élevés. » La femme a été toujours habituée à se sentir idolâtrée, depuis que la République américaine existe. Peut-être cela tient-il à ce qu'au début, au temps des premières émigrations, les femmes étaient plutôt rares parmi les colons américains, dès lors objet de recherche et de haut prix... En tout cas, il paraît que cette aristocratie du sexe féminin commencerait à voir ses jours comptés, comme toutes les aristocraties, se détruisant elle-même par les excès et le développement insolent de son principe. — Voir là-dessus le *factum* de M. Cleveland Moffet, terrible contre l'Américaine des classes riches et des classes moyennes.

L'ouvrière aux Etats-Unis, de Mmes van Vorst (paru dans *Revue des Deux Mondes* au cours de 1903), est une étude consciencieuse menée par deux grandes dames qui pour bien comprendre l'ouvrière américaine, ont voulu partager ses travaux, sa vie de tous les jours et de toutes les nuits, ses plaisirs et ses misères : rien de plus facile, paraît-il, en Amérique pour une femme que de trouver du travail et un travail très honnêtement rémunérateur ; grand respect pour l'ouvrière chez les patrons et surveillants ; très grande solidarité des ouvrières entre elles, très bon cœur, charité ou au moins complaisance, et souvent dévouement. (Tout ceci peut être très réel, ce qui ne veut pas dire que ce soit absolument général : le *De toute son âme* de René Bazin a été pris sur le vif, en notre pays : mais que d'exceptions la réalité nous découvre à ce tableau tout réel qu'il est !). — Mais la plaie de l'ouvrière américaine, c'est le *snobisme,* le *vouloir paraître :* l'ouvrière américaine veut être vêtue exactement comme une grande dame et de manière à être confondue avec une grande dame dans la rue ou dans un magasin. Au point que l'on voit des jeunes filles qui dans leur famille ne manquent de rien et trouvent tout le bien-être, se faire ouvrières de fabrique uniquement pour porter robes de luxe, fourrures et bijoux.

Les Américaines chez elles, de Mme Th. Bentzon, publiées il y a une dizaine d'années, rajeunies et remises au point par un récent voyage de l'auteur en Amérique, nous parlent des admirables œuvres de charité, d'éducation, de civilisation, créées par les femmes en Amérique. Et cela nous repose un peu des tourbillonnantes « Américaines en voyage », les seules que beaucoup de gens connaissent et qui, en traversant nos salons d'Europe, n'y laissent guère que des odeurs d'inconvenance et de flirt. Les « *Américaines chez elles* » de Mme Bentzon sont admirables au-delà de tout ce qu'on peut dire. Et Mme Bentzon sans doute n'a étudié que la fleur de l'humanité féminine de là-bas, les *surfemmes :* mais personne n'a mis en doute sa sincérité et sa parfaite exactitude, et l'on ne peut que souhaiter aux Américaines de lire ce livre, pour comprendre à quelles conditions elles méritent d'être *adorées* (puisqu'elles veulent être adorées).

l'heure il n'y avait pas de réserve métallique, il n'y a pas non plus de *réserve morale*, de capitalisation d'énergie vraie, d'énergie transmissible et héréditaire. Au contraire, usure chez l'homme trop fébrilement laborieux et épuisé par le travail, et usure chez la femme trop fébrilement dépensière et épuisée par le luxe, aussi déprimant, on le sait, que le labeur. Et quels enfants cela fera, il faudra voir !...

Nous n'en sommes pas encore là, mais il faudrait faire attention. Il faudrait prévoir et craindre. Evidemment les Américains sont très jeunes... Ils jettent leur gourme. Leur joie de vivre joue quelques tours à leur bon sens...

Franklin recommandait surtout le travail, l'économie, le respect de soi et les vertus domestiques. Etait-il encore trop européen, trop bourgeois de Londres? Il est possible. Cependant je ne crois pas qu'on puisse errer beaucoup à suivre un peu sa vieille routine. Que dirait le « Socrate américain » en contemplant son peuple chéri ? ... Il ne faut pas donner d'inquiétude au bonhomme Richard.

XVIII. — Il se trouve, même chez les Anglo-Saxons, des gens pour comprendre la valeur non seulement morale, mais sociale, de la pauvreté. Tel ce fragment de William James (trad. par Frank Abauzit, *Revue Latine*, 25 avril 1904), sur la *Valeur morale de l'ascétisme et de la sainteté*. « C'est surtout parmi nous, peuples de langue anglaise, qu'il serait nécessaire d'entonner hardiment, une fois de plus, les louanges de la pauvreté... LA PEUR DE LA PAUVRETÉ, *qui règne dans les classes cultivées, est sans contredit* LA PIRE DES MALADIES MORALES *dont souffre notre civilisation contemporaine.* »

La vie n'est pas une simple farce ou une élégante comédie; c'est une tragédie, et ce qui en elle a le plus de saveur, c'est ce qui en est le plus amer. Sur la scène du monde, c'est l'héroïsme, et l'héroïsme seul, qui tient le grand rôle. C'est dans l'héroïsme, nous le sentons, qu'est caché le suprême mystère de la vie : un homme ne compte pas s'il est incapable de faire aucun sacrifice pour n'importe quel objet, tandis qu'un homme prêt à donner sa vie pour la cause qui lui tient au cœur, quelles que soient par ailleurs ses faiblesses, son héroïsme l'ennoblit assez pour nous faire passer sur tout le reste. Nous fût-il inférieur à tous autres égards, si nous nous cramponnons à la vie tandis qu'il s'en défait comme on jette une fleur, nous lui sentons sur nous une incalculable supériorité.

C'est un mystère métaphysique qu'en embrassant la mort on vit de la vie la plus haute, la plus intense et la plus parfaite : c'est le mystère de l'ascétisme chrétien, c'est la folie de la croix, mais un mystère dont le bon sens même a quelque intuition.

L'ascétisme a eu ses égarements, ses exagérations qui l'ont parfois défiguré. Toujours est-il qu'en soi, pour comprendre la vie et pour la bien vivre, il est « une attitude infiniment supérieure à l'attitude inverse : — de grands mots ronflants qui ne recouvrent que le vide de la pensée, voilà l'effet que produit sur nous l'optimisme naturaliste quand nous le comparons à l'ascétisme. »

Par exemple : le culte de la richesse et du luxe est un des grands fléaux de notre temps, la porte ouverte à la mollesse et à la veulerie des caractères : où en cherche-t-on le remède? Dans les sports, dans la vie militaire, dans la guerre surtout, la guerre, hygiène des peuples, disait Joseph de Maistre, la guerre qui, en supprimant la crainte de la mort et toutes les craintes mesquines qui s'y rattachent, épanouit nos énergies et élève la vie humaine à un niveau supérieur de force et de grandeur...

Mais exaltez la guerre tant que vous voudrez : oserez-vous en conclure qu'elle est notre seul rempart contre la mollesse et la lâcheté? Ce serait épouvantable pour l'espèce humaine. Qu'allez-vous donc imaginer, quel remède social proposer dont l'efficacité soit aussi sûre que celle de la guerre? On parle, en physique, de l'équivalent mécanique de la chaleur : ne trouvez-vous pas, dans le domaine social, l'équivalent moral de la guerre? c'est-à-dire, quelque chose d'héroïque qui parle à l'esprit des hommes, de tous les hommes, autant que la guerre, et qui en même temps soit pleinement d'accord avec leur vie spirituelle au lieu de lui être, comme la guerre, si manifestement opposé ?

Omnium difficultatum solutio Christus, disait un Père (Tertullien, je crois). Cet héroïsme dont la société a besoin et qu'elle demande à la guerre, par soubresaut, l'ascétisme chrétien, mieux pratiqué, plus généralisé, pourrait en être une source perpétuellement jaillissante, un réservoir inépuisable ; et, des diverses formes de l'ascétisme chrétien, c'est la pauvreté la première qui se présente à l'esprit de notre Anglo-Saxon :

J'ai bien souvent pensé que dans le *culte de la pauvreté*, ce vieil idéal monacal, en dépit du pédantisme qui l'infestait jadis, il pouvait y avoir quelque chose comme cet équivalent moral de la guerre dont nous sommes en quête. La vie héroïque et ardue ne pourrait-elle pas se réaliser par la pauvreté librement acceptée, sans qu'il fût besoin d'écraser les faibles?

Sans brillants uniformes, sans clairons ni tambours, sans les applaudissements de la populace en délire, sans mensonges, sans phrases : — oui, le véritable héroïsme est dans la pauvreté. Quand on voit à quel point la course à la richesse constitue l'idéal unique qui transforme à son image et pénètre jusqu'aux moelles notre génération, on se demande si la restauration de l'antique croyance *que la pauvreté est une vraie vocation religieuse* ne nous donnerait pas cette transmutation du courage militaire, cette réforme spirituelle dont notre époque a besoin plus que de toute autre chose.

Nous ne nous représentons même plus ce que pouvait bien signifier l'antique idéal de la pauvreté : l'affranchissement de toute attache matérielle, la parfaite intégrité de l'âme, le dédain viril des choses de la terre ; le droit de donner sa vie, à n'importe quel moment, sans encourir aucune responsabilité ; en un mot, l'attitude athlétique, l'âme toujours tendue et toujours prête au combat de la vie. Quand nous autres, qui appartenons aux classes dites supérieures, nous nous laissons épouvanter, comme cela ne s'est jamais vu dans le passé, par les laideurs et les misères de la vie matérielle ; — quand

nous attendons, pour nous marier, que notre maison puisse être artistement meublée[1] ; — quand nous frémissons à la pensée de mettre au monde un enfant qui n'aurait point d'argent à son nom chez le banquier et qui serait condamné à vivre du travail de ses mains, il est bien temps que tous ceux qui pensent protestent contre un état d'esprit si peu viril et si peu religieux. ... Sans doute, toute grande cause aujourd'hui a besoin d'argent ; mais pour nous qui servons cette cause, notre puissance se mesure à notre détachement à l'égard de toute richesse.

XIX. — A une époque où tant de penseurs et d'histrions, de romanciers et même de romancières très à la mode (voir l'œuvre, analysée plus haut, de M^me^ Myriam Harry), s'acharnent à montrer dans le paganisme, dans le retour au paganisme, l'idéal humain, et dans le christianisme une déformation contre nature et un recul monstrueux de la civilisation, l'ascétisme chrétien ne pouvait échapper aux attaques. Seulement, ceux qui maudissent l'Evangile ne le connaissent pas ou le caricaturent ; et nos philosophes et physiologistes qui ridiculisent l'ascétisme ne le connaissent pas davantage. On y voit, comme le Dr Pierre Janet (Salpêtrière), une variation de l'*aboulie*, ou comme M. Murisier, « un symptôme pathologique, l'indice d'une dégénérescence et d'un déséquilibrement », « esprits faibles dont les éléments se dissocient au moindre contact avec la réalité sensible : leur personnalité, mal cimentée, risque à chaque instant de se désagréger, de se perdre en une confusion de sensations variables, d'images incohérentes, de désirs contradictoires ; ils se sentent impuissants à gouverner leurs instincts, à les hiérarchiser,... etc. »

On lira un excellent exposé de ces choses dans la *Pensée contemporaine* de mars 1904, et comment la vie contemplative, loin d'être « la négation de la vie active », la prépare au contraire et la détermine, de même que le sommeil prépare la veille, et que l'été sort de l'hiver, et que l'action naît du repos, et que, non seulement dans la vie ascétique, mais dans toutes les manifestations de la vie naturelle, tous les grands hommes (de la légende comme de l'histoire) se recueillaient dans la solitude et le silence avant d'entrer en lice, — suivant ce caractère général de la vie, qui est d'être rythmique, fait d'élans et de recueillements alternés, ces oscillations prenant d'ailleurs dans la vie des mystiques une amplitude exceptionnelle et exceptionnellement active : « Le but de l'oraison, dit sainte Thérèse, n'est pas le repos mais l'activité... Cherchons dans ce saint exercice, non des douceurs spirituelles, mais des *forces tout apostoliques*, pour servir notre Epoux. » L'union à Dieu ne se réalise pas sans l'union au prochain ; l'unification des facultés individuelles en Dieu ne s'achève que dans l'unité collective des frères en Dieu, suivant la piquante explication de Ruysbrock :

> La consolation intérieure est d'un ordre moins élevé que l'acte d'amour, qui rend service aux pauvres spirituellement ou corporellement. Si vous êtes ravi en extase aussi haut que saint Pierre ou saint Paul... et si vous apprenez qu'un malade a besoin d'un bouillon chaud,... je vous conseille de vous éveiller un instant et de faire chauffer le bouillon.

Et nous saisissons avec bonheur cette occasion de recommander très instamment à tous nos lecteurs la *Pensée contemporaine*, la nouvelle revue fondée, l'automne dernier, par M. Blanc. C'est l'idéal de la revue philosophique à l'usage du clergé. De même qu'à côté du faux ascétisme qui s'absorbe dans l'égoïsme, il y a le véritable ascétisme chrétien qui se répand en chaleur et pénètre de charité toute notre vie humaine, de même aussi, il ne faut pas confondre avec la philosophie moderne qui depuis Descartes ne rêve qu'abstractions et dissociations, notre philosophie traditionnelle qui, comme au moyen âge, répand sa lumière sur toutes les manifestations de la vie individuelle ou sociale et, accueillant dans ses cadres souples et féconds tous les progrès et découvertes de l'investigation scientifique, réalise en elle l'unité des connaissances humaines, — non point sans doute cette unité rigoureuse rêvée et poursuivie avec une obstination aveugle par le transcendantalisme des panthéistes allemands et qui ne peut être qu'une chimère tant qu'il restera vrai que l'esprit humain, n'étant point placé au centre des choses, au foyer d'où émane toute lumière avec toute existence, est trop faible pour voir toutes les vérités particulières dans une seule et indivisible vérité, ni le moi ou la conscience, ni l'absolu ni l'idée n'étant pour nous des principes simples et si parfaitement connus que nous puissions y voir et en déduire toutes les vérités, — mais du moins cette unité essentielle sans laquelle il n'y aurait plus que des lambeaux de philosophie, et non une philosophie, unité qui résulte de la solidarité des premiers principes où s'appuient les sciences fondamentales, unité dont le maintien est la fonction propre de la philosophie qui, en s'appliquant aux différentes branches des connaissances humaines, les éclaire, les féconde, les vivifie et prévient l'établissement de ces cloisons-étanches où germent dans l'obscurité tant de sophismes.

Le nom de M. Blanc, l'un des premiers (sinon le premier) de nos philosophes chrétiens en France

[1] Demandez, écrivait l'autre jour M. Paul Lapeyre dans l'excellente revue *La Femme contemporaine* (mars 1904), demandez à tel jeune homme pourquoi il ne se marie pas, il vous répondra : « Mes revenus ne me le permettent pas. » Et s'il vous établit, chiffres en mains, le bilan d'un budget domestique, vous remarquerez tout de suite que ces chiffres sont basés, non sur les nécessités d'une vie simple et modeste, comme celle des gens sérieux et laborieux, mais sur tous ces besoins factices que l'oisiveté, l'orgueil, le luxe, tous les péchés imposent aujourd'hui à notre civilisation dévoyée :

« La question d'argent est la grosse question qui entrave la plupart des mariages, parce que l'argent, c'est, dans son origine, du travail accumulé ; dans son usage, du plaisir accumulé. Or, on ne veut pas travailler, et on veut jouir beaucoup. C'est pour cela qu'on recherche l'argent, c'est-à-dire le travail des autres mis gratuitement à notre disposition et immédiatement. »

et l'un des premiers aussi de nos sociologues, suffit à dire l'esprit de haute synthèse philosophique et scientifique qui anime la Revue, et en même temps, le souci constant que l'on aura de montrer les applications pratiques de la doctrine sur le terrain social en particulier. Nous avons sous les yeux les sept premiers fascicules de la Revue : nous le répétons, elle est très accessible à tout le monde, et nous avons la ferme espérance qu'elle contribuera, pour une part très puissante, à développer dans le clergé la culture philosophique. C'est le vœu le plus cher que nous puissions former pour nos confrères, mais aussi pour notre pays. Nos adversaires se rendent (mieux que nous peut-être) compte de la puissance des idées dans le monde ; et M. Picavet (qui est pour nous un adversaire) consacrait cet hiver son Cours de l'Ecole pratique des Hautes-Etudes aux « *Résultats philosophiques et religieux, politiques et sociaux de la restauration du thomisme sous le pontificat de Léon XIII* », et les oreilles nous tintent encore du chant de triomphe qu'il entonna, certain jour de mars, à la gloire de l'Université catholique de Louvain, de Mgr Mercier et de sa vaillante phalange de professeurs thomistes, de la *Revue néo-scolastique* à qui son esprit rigoureusement scientifique et objectif a conquis une telle autorité, — montrant dans le thomisme le lien qui n'a cessé d'accentuer le rapprochement des catholiques belges, qui leur a donné la cohésion et l'unité, a nettement éclairé devant eux la route et le but à poursuivre, surtout sur le terrain social [1].

XX. — Un des abus d'ancien régime contre lesquels s'est le plus exercée la déclamation des amis de la liberté, ce sont les lettres de cachet. Voyons un peu, avec M. L. de Lanzac de Laborie *(Correspondant*, 25 décembre), ce qu'il en était.

Le terme de *lettre de cachet* se vulgarisa surtout au début du règne de Louis XV, c'est-à-dire à une époque où il avait perdu sa raison d'être étymologique, et où le *cachet* de cire était absent de la plupart des lettres royales ainsi dénommées.

[1] Louvain, à lui seul, dit M. Picavet, compte plus d'étudiants que les trois autres Universités de Belgique. Les étudiants y affluent, non seulement de Belgique, mais de France et même d'Allemagne (surtout de Prusse rhénane), même de Portugal et jusque de Beyrouth. Nombre de professeurs des Universités d'Etat (Gand et Liège) sont d'anciens élèves de Louvain, et il est de bon ton, en Belgique, quand on a achevé ses études en d'autres Universités, de venir les parfaire à Louvain. Et ce qui stupéfie M. Picavet (et nous stupéfie bien un peu aussi), c'est que, en Belgique, le directeur de l'enseignement supérieur *officiel*, M. van Overbeck, est en même temps maître de conférences à Louvain.

La Pensée contemporaine de M. Blanc, « Revue des questions philosophiques, sociales et religieuses », paraît tous les mois (sauf juillet, août et septembre), 9 fr. pour la France, 10 fr. pour l'étranger. — S'adresser, pour les abonnements, à Paris, rue de l'Abbaye, 14 (librairie Vitte) ; pour la rédaction, à M. l'abbé Elie Blanc, professeur à l'Université catholique de Lyon.

En principe, la *lettre de cachet* était un ordre clos et privé [1], sinon secret, contresigné par un ministre et revêtu de la signature royale (signature imitée par un « secrétaire de la main », car le temps matériel aurait manqué au souverain pour signer toutes les pièces où son nom était requis).

Le contenu des lettres de cachet pouvait être de choses très diverses : convocations, félicitations, prescriptions de cérémonial, nominations à des grades militaires. Mais, dans la conversation courante, l'habitude prévalut de réserver ce terme aux ordres d'exil et surtout d'emprisonnement arbitraire.

Les lettres de cachet n'étaient pas motivées : le roi prononçait seul, en vertu du pouvoir absolu qu'il possédait sur la personne de ses sujets. Les autorités judiciaires elles-mêmes étaient impuissantes à obtenir communication des dossiers, qui devaient être détruits dès que l'emprisonnement avait eu lieu (en fait, on brûla les dossiers des grands personnages ; nombre des autres nous sont parvenus).

Les lettres de cachet ne « sévissaient » pas partout avec la même fréquence. En province, dans les provinces éloignées surtout, on les connaissait peu, et elles conféraient une sorte de distinction à ceux qui en étaient l'objet : « Dans notre province, écrivait un gentilhomme lorrain en 1773, il semble que les familles, en obtenant une lettre de cachet, croient acquérir un degré d'illustration. » — A Paris au contraire, où les incarcérations par lettres de cachet montaient en moyenne à plus d'un millier par an, les « victimes » se recrutaient en majorité parmi les gens du peuple et de la petite bourgeoisie. En fait, elles étaient décernées par le lieutenant de police, dont les bureaux et les attributions avaient pris au XVIIIe siècle l'importance d'un ministère. Celui des secrétaires d'Etat qui avait Paris dans ses attributions (en général le ministre de la maison du roi) ne donnait sa signature que pour la forme, et ratifiait invariablement les conclusions du lieutenant de police.

Quelle sorte de délits voulait-on atteindre par là ? Quelquefois (mais de plus en plus rarement) on prétendait châtier ou prévenir de soi-disant crimes politiques. — Plus souvent, surtout au temps des querelles jansénistes, on incarcéra pour affaires religieuses. — Il arrivait aussi que la lettre de cachet maintenait en prison un accusé dont la culpabilité n'avait pu être établie et dont toutefois la mise en liberté paraissait dangereuse ou immorale (et le procédé semblait si peu choquant qu'il était sollicité par les juges eux-mêmes qui n'avaient pas voulu condamner). — D'autres fois, la lettre de cachet, au début d'une instruction criminelle, n'était qu'un expédient pour remédier à la fâcheuse disposition de la procédure qui, sauf le cas de flagrant délit, prescrivait d'assez

[1] Par opposition à la lettre *patente*, destinée à être publiée par la voie de l'enregistrement et à acquérir force de loi.

longues formalités avant que pût être rendu le « décret de prise de corps » (nous n'avons plus la lettre de cachet, mais nous avons le « mandat d'amener », qui revient au même).

Mais le plus souvent, les lettres de cachet étaient rendues à la demande des familles elles-mêmes, et, en style de bureaux, on les appelait *lettres de famille* : « A Paris, écrit Malesherbes en 1789, il n'y avait aucune famille, sans excepter celles des plus sévères magistrats, qui n'en eût sollicité. C'était en quelque sorte une justice ordinaire. » Un fils devenait ennuyeux ou compromettant : vite une lettre de cachet, et quand la demande était signée du père lui-même, elle était toujours suivie d'effet : « Il est d'usage, dit le ministre d'Argenson, d'arrêter les enfants dont les pères se plaignent. » Le mariage même, non plus que dans l'ancien droit romain, ne soustrayait pas les fils en ce point à la puissance paternelle. — A défaut du père disparu, la demande pouvait être présentée par l'ensemble ou par la majorité de la famille, ou même par des parents éloignés : mais alors les autorités ne s'exécutaient pas aveuglément, on procédait à une enquête, on interrogeait les voisins, on n'oubliait pas le curé de la paroisse, dont l'avis tournait plutôt à l'indulgence (mais on cite aussi un curé de Saint-Gervais de Paris qui réclama l'arrestation d'une de ses « brebis », dans l'espoir, disait-il, qu'elle « se convertirait » et qu'il la mettrait « dans un couvent »). — Est-il besoin d'ajouter qu'il se rencontrait aussi des maris pour solliciter des lettres de cachet contre leurs femmes, et réciproquement ? et que la partie emprisonnée s'en trouvait quelquefois aussi bien que la partie emprisonnante ? « Michel Arny, dit une note, demande à rester à Bicêtre le restant de ses jours, assurant qu'il y sera plus heureux qu'avec sa femme. » On conte même l'anecdote d'un ménage où les démarches auraient été faites avec tant d'harmonie que les deux époux furent mis sous verroux le même jour, à la requête l'un de l'autre.

Les frais d'entretien étaient supportés par le détenu lui-même, ou par ses parents. Ils étaient fort variables, suivant le régime. On vit un père, qui avait obtenu une lettre de cachet contre son fils, renoncer à la faire exécuter parce que le devis de l'opération l'effraya. La Bastille était la plus confortable des prisons d'Etat, et Marmontel nous a laissé le touchant souvenir des excellents dîners qu'il y a faits. — Outre les prisons publiques, il y avait des maisons de détention tenues par des particuliers qui en faisaient métier et une spéculation financière. — Et puis surtout, il y avait les couvents, que l'on obligeait à recevoir nombre de personnes incarcérées par lettres de cachet. On comprend que ce fût une compagnie encombrante pour les habitants ou habitantes de ces paisibles lieux ; mais quand une supérieure regimbait, alléguant les saintes règles de la communauté, on avait vite fait de provoquer contre elle une lettre du ministre (ou même de l'évêque) la réprimandant de préférer « sa convenance particulière à l'ordre public. » Ce qui n'empêchait pas les philosophes de déclamer contre la bassesse et l'avidité des moines et des nonnes, qui consentaient ainsi à se faire les geôliers des victimes de l'arbitraire.

Car les philosophes, grands redresseurs d'abus, ne pouvaient évidemment laisser passer les lettres de cachet sans les flétrir comme elles le méritaient d'ailleurs souvent [1]. Seulement, ce qui est piquant, c'est de les rencontrer eux-mêmes parmi les plus effrontés quémandeurs de ces lettres maudites. — Voltaire par exemple. On savait déjà son habileté à attirer sur ses rivaux et ses critiques les foudres de la censure. Mais sa rancune ne dédaignait pas de descendre à de bien plus menus objets. En 1730, comme il demeurait rue de Vaugirard, ses domestiques s'étant pris de querelle avec une tripière qui était locataire principale de la maison, le philosophe, de concert avec d'autres sous-locataires en retard pour l'acquittement de leur terme, demanda une lettre de cachet contre cette femme, alléguant notamment qu'elle commettait des indécences et « blasphémait le saint nom de Dieu à outrance. » La pauvre femme fut en effet internée à la Salpêtrière : au bout de quelques semaines, sur les réclamations de sa famille et des commerçants en relations d'affaires avec elle, on dut reconnaître que l'élargissement s'imposait. — Trente-sept ans plus tard, c'est le tour d'un autre « philosophe. » Beaumarchais, en contestation avec un laquais qui lui servait de prête-nom pour une spéculation commerciale, demande et obtient une lettre de cachet. Au bout de quelques jours, le lieutenant de police, Sartine, reconnaît qu'il a été induit en erreur et relâche son prisonnier. Beaumarchais alors fait intervenir la femme du laquais, qui, se prétendant menacée de brutalités, requiert l'incarcération de son époux ! Beaumarchais savait aussi bien faire la comédie que l'écrire ; mais tout de même, voilà, dans la nomenclature des abus de l'ancien régime, un épisode qu'il a oublié de mettre sur les lèvres de son *Figaro !*

La Constituante, sur la motion de Mathieu de Montmorency [2] et malgré Malesherbes qui repré-

[1] Le duc de la Vrillière, ministre de la maison du roi sous Louis XV, a été accusé d'avoir fait commerce de lettres de cachet *en blanc*, par l'intermédiaire d'abord de la comtesse de Langeac, puis simplement de ses laquais : pour le prix tarifé de vingt-cinq louis, le premier venu aurait pu se procurer une lettre de cachet où il inscrivait à loisir le nom de la personne qu'il voulait faire incarcérer. — C'est une légende, comme l'établit M. Funck-Brentano. Ce qui a pu y donner lieu, c'est que *huit lettres en blanc* ont été en effet expédiées en 1765 au duc d'Aiguillon, gouverneur de Bretagne, pour punir les instigateurs de la rébellion : mais ce ne fut là qu'un cas isolé, une délégation temporaire, faite à un grand fonctionnaire, d'une attribution ministérielle, et nullement un acte de complaisance ou de vénalité.

[2] A vingt ans de là, ce Mathieu de Montmorency devait être victime lui-même d'une *lettre de cachet* impériale. Il était tuteur des enfants de Mme de Staël et eut le courage, en juillet 1811, de faire visite à l'exilée de Coppet. Quatre jours après son arrivée à Coppet, il recevait un mot impérial qui lui interdisait le séjour de Paris et le reléguait dans une ville du centre de la France. — Le mois suivant, et pour la même raison,

sentait que les lettres de cachet avaient été « le salut de plusieurs familles, » décréta la suppression de toutes les lettres de cachet et proclama le principe de la liberté individuelle. Nous avons dit comment celle-ci fut entendue au cours de la Révolution et sous tous les gouvernements issus de la Révolution. (*Ami* 1903, p. 1025-1027).

XXI. — Les tribunaux d'ancien régime n'étaient point toujours non plus aussi complaisants qu'on le répète; et MM. Jean Lemoine et André Lichtenberger qui depuis une demi-douzaine d'années ont la main si heureuse et exhument de nos archives tant de petits (et même de grands) papiers si intéressants, viennent de nous en fournir une nouvelle preuve dans l'histoire du procès entre *Madame de Montespan et les bouchers de Paris. (Revue de Paris*, 1er janvier 1904).

Croirait-on, si les pièces à l'appui n'étaient là, croirait-on que Mme de Montespan, au temps même de sa faveur, eut avec les bouchers de Paris un procès qui dura plus de vingt ans; que les bouchers ne se laissèrent point émouvoir par la haute situation de la partie adverse, mais luttèrent vaillamment et finirent par triompher?

Voici, en deux mots, de quoi il s'agissait. Un Dauvergne, notaire au Châtelet de Paris, et, de plus, représentant d'une des quatre grandes familles qui dans la corporation des bouchers de Paris formaient une aristocratie propriétaire « des grandes boucheries de la Porte de Paris et boucherie Saint-Jean, maisons, boutiques, échoppes, places et autres droits, revenus, émoluments, circonstances et dépendances d'iceux, » meurt en 1660, sans héritier mâle, ne laissant qu'une fille, inhabile à recueillir cette propriété qui dès lors est censée devoir revenir à la couronne. Rien de plus indiqué, en pareil cas, que d'obtenir un « placet » faisant au premier quémandeur venu attribution des droits de la couronne : le « placet » se payait, il se multipliait même, et la couronne se montrait d'autant plus facile à transférer à deux, trois, quatre personnes un même droit que ce droit était plus problématique : c'étaient les petits bénéfices des ministres de la maison du roi.

Un intrigant s'en vient donc faire miroiter, moyennant honnête courtage, aux yeux de la marquise de Montespan et de sa sœur la marquise de Thianges, la succession en déshérence Dauvergne; et les deux dames obtiennent en effet du roi don « des biens et privilèges qui avaient appartenu à défunt Dauvergne dans les boucheries au jour de son décès arrivé sans enfants mâles ni héritiers habiles à lui succéder. »

Mais voilà que quantité de compétitions surgissent : 1o les héritiers naturels : en l'espèce, Jean de Bourbone, époux de la fille de Dauvergne et secrétaire du roi; — 2o les bouchers, qui se prétendent héritiers en vertu d'un droit historique, étant de tradition, depuis 1210, que quand une famille de la compagnie propriétaire des boucheries s'éteint par défaut de mâles, son droit demeure « réuni et consolidé à celles (familles) qui restent par une espèce d'accroissement » (déjà ce vocable « accroissement » source de litiges!); — 3o deux autres quémandeurs et détenteurs de placets, ce que Mmes de Montespan et de Thianges avaient reçu ayant été donné déjà à d'autres avant elles et l'ayant été encore après elles; — et toutes ces compétitions débattues sans préjudice des personnalités diverses qui se trouvent entraînées dans l'affaire : le fermier du domaine royal, les abbesses de Montmartre (comme fondatrices des boucheries), les fermiers des étaux exposés à être victimes des saisies opérées par les parties.

Engagée en 1665, l'affaire n'est terminée que par l'arrêt du 31 décembre 1686, déboutant les deux marquises et tous les autres compétiteurs, sauf les trois familles qui représentaient la boucherie de Paris et qui sont maintenues « en la propriété, possession et jouissance desdits lieux et boucheries [1]. »

Où sont les corporations qui aujourd'hui pourraient tenir tête à une Montespan?

XXII. — L'attention a été ramenée cette année sur ce qu'on a appelé « *le roman de Pascal,* » Pascal amoureux, le « roman » qui fut imaginé en 1844 par Faugère et adopté un instant, puis rejeté par Victor Cousin.

Voici en quoi il consistait :

Pascal, au cours de sa « vie mondaine » (1651-1654) (il était alors autour de la trentaine), fréquenta beaucoup le jeune duc de Roannez; il connut sa sœur, Charlotte Gouffier de Roannez; il en fut amoureux; il songea à l'épouser; il dut y renoncer à cause de la différence des rangs; il écrivit à ce propos le *Discours sur les Passions de l'amour*, où l'on trouve le regret cuisant d'une déception amoureuse et du désespoir de n'avoir pu s'élever jusqu'à une femme aimée; ramené à

Mme Récamier recevait la ligne suivante : « Madame Récamier, née Juliette Bernard, se retirera à quarante lieues de Paris. » (Voir une étude piquante sur les rapports de Mme de Staël et de la police dans Léonce Pingaud, *Madame de Staël et le duc de Rovigo, Revue de Paris*, 1er et 15 décembre 1903).

[1] Ce procès des bouchers n'est pas sans intéresser par ricochet l'histoire littéraire. Au cours des débats, Pellisson, rapporteur de l'affaire, ayant oublié qu'il était historiographe du roi pour ne songer qu'à son devoir de magistrat, Mme de Montespan, « piquée, nous dit un contemporain, engagea le roi à nommer MM. Boileau et Racine pour écrire son histoire et à en exclure M. Pellisson. » Ce qui fut fait. Et comme on sait d'autre part que ce furent les obligations de sa nouvelle charge autant que ses scrupules religieux qui éloignèrent Racine du théâtre, vous entrevoyez ici une conséquence tout à fait inattendue de la lutte engagée par les bouchers de Paris contre la toute-puissante favorite.

l'Eglise, il voulut au moins que Mlle de Roannez n'épousât personne ; il voulut n'avoir d'autre rival que Dieu ; il poussa de toutes ses forces la jeune fille vers la vie religieuse et la jeta dans Port-Royal, « donnant, disait Faugère, ce spectacle sévère et touchant (!) d'un chrétien revenu de toutes ses illusions et disputant au monde pour la donner à Dieu une personne qui ne pouvait pas être à lui. »

M. Faguet, dans la *Revue de Fribourg* (février et mars 1904), soumet à une discussion critique le « roman de Pascal » et reste sur les six positions suivantes :

1° Le *Discours sur les Passions de l'amour* est de Pascal[1] ;

2° Ce *Discours* n'est point, comme l'a pensé M. Gazier, une gageure et un jeu d'esprit, mais prouve que Pascal a été amoureux, et très vivement[2] ;

3° Quand même le *Discours* ne serait pas de Pascal, beaucoup de textes, dans les *Pensées* mêmes, sont d'un homme qui a connu l'amour[3] ;

4° Rien ne prouve que Pascal ait été amoureux de Mlle de Roannez (on peut *supposer* qu'il l'a *vue*, chez son frère, mais ce n'est qu'une *supposition) ;*

5° Il n'a évidemment jamais pu songer à l'épouser ;

[1] Ce *Discours* fut trouvé par V. Cousin dans un manuscrit provenant du fonds de l'abbaye St-Germain-des-Prés. Ce manuscrit contient les pièces suivantes : *Système de M. Nicole sur la grâce. — Si la dispute sur la grâce universelle n'est qu'une dispute de nom. — Discours sur les Passions de l'amour de M. Pascal. — Lettre de M. de Saint-Evremond sur la dévotion feinte. — Introduction à la chaire.*

Dans le corps du manuscrit, quand on arrive au fameux *Discours*, on lit au-dessous du titre : *on l'attribue à M. Pascal.* — Mais, le manuscrit étant un recueil fait par les jansénistes, l'expression de ce doute, de cette « attribution » équivaut à l'aveu le plus formel : car qui donc, parmi les jansénistes, eût laissé croire qu'un discours *sur l'amour* fût de Pascal, s'il y avait eu moyen de dire le contraire ? et quel est le janséniste surtout qui se serait avisé de le recopier et de le conserver, ou qui se serait amusé à faire un pastiche de Pascal sur cette matière de l'amour ?

D'ailleurs, aujourd'hui, l'authenticité du *Discours* n'est plus contestée.

[2] Maint paragraphe a couleur de confidence absolument personnelle et très douloureuse, par exemple : « L'attachement à une même pensée fatigue et ruine l'esprit de l'homme. C'est pourquoi... il faut, quelquefois, ne pas savoir que l'on aime... : c'est reprendre ses forces pour mieux aimer... Il faut pourtant avouer que c'est une misérable suite de la nature humaine et que l'on serait plus heureux si l'on n'était pas obligé de changer de pensée ; mais il n'y a pas de remède... Le plaisir d'aimer sans oser le dire a ses peines... L'on s'étudie tous les jours pour trouver le moyen de se découvrir... les yeux s'allument et s'éteignent dans le même moment... l'on voudrait avoir cent langues pour le faire connaître... Il y a deux sortes d'esprits, l'un géométrique et l'autre qu'on peut appeler de finesse... Quand on a l'un et l'autre esprit tout ensemble, que l'amour donne de plaisir !... » etc.

[3] « Le cœur a son ordre, l'esprit a le sien, qui est par principes et démonstrations. On ne prouve pas qu'on doit être aimé en exposant d'ordre les causes de l'amour ; cela serait ridicule... — Il n'aime plus cette personne qu'il aimait il y a dix ans. Je le crois bien : elle n'est plus la même, ni lui non plus. Il était jeune et elle aussi ; elle est tout autre. Il l'aimerait peut-être encore, telle qu'elle était alors... »

6° Mlle de Roannez s'est jetée très spontanément dans la vie religieuse, au lendemain du « miracle de la sainte Epine » (1656) : c'est alors que, touchée de la grâce à Port-Royal, elle fait vœu d'entrer en religion, et, a-t-elle dit plus tard, elle serait restée sur l'heure à Port-Royal si elle y avait connu quelqu'un ; elle en parle à M. Singlin qui lui conseille « de se bien éprouver », elle en parle à son frère qui s'y montre peu favorable et l'emmène faire un petit voyage en ses terres de Poitou. Ici commence la correspondance de Pascal avec Mlle de Roannez, et Pascal pousse très énergiquement la jeune fille du côté du cloître : « Il ne faut pas examiner si on a vocation pour sortir du monde, mais seulement si on a vocation pour y demeurer, comme on ne consulterait point si on est appelé à sortir d'une maison pestiférée ou embrasée. » Mais pas un mot qui fasse allusion à un amour d'antan. Bien plus, il n'est pas admissible que Pascal eût engagé cette Correspondance s'il eût jamais été amoureux de la jeune fille. Et en tout cas, la vocation était née avant que fût écrite la première lettre.

XXIII. — Le 28 février 1877, le P. Hyacinthe fut condamné, à la requête des héritiers de Montalembert, par le tribunal civil de la Seine, pour avoir publié sans mandat *L'Espagne et la liberté*, brochure inédite du célèbre orateur catholique.

L'article de Montalembert fut écrit au lendemain de la révolution d'Espagne (1868) et présenté au *Correspondant* (25 décembre 1868) qui en refusa l'insertion. Montalembert, très irrité, était sur le point de le publier sous forme de brochure quand il céda aux supplications de sa famille et de ses amis, Dupanloup, Falloux, Guizot, et ajourna la chose jusqu'après sa mort. Mais il tenait absolument à ce que ces pages vissent le jour : elles étaient, à ses yeux, son testament politique et religieux, et, pour en assurer la publication, il en distribua à quelques personnes sûres une dizaine d'exemplaires *en épreuves*. Le P. Hyacinthe était du nombre des confidents privilégiés et avait reçu autorisation formelle de publier. L'année suivante, quand le célèbre Carme eut jeté le froc, Montalembert révoqua (7 octobre 1869) toute mention faite dans ses dispositions antérieures du prédicateur de Notre-Dame.

C'est sur cette révocation que s'appuya la famille de Montalembert pour demander la condamnation du P. Hyacinthe aux tribunaux. Elle l'obtint.

Aujourd'hui M. Léon Séché *(Revue Bleue*, 23 avril 1904) publie une lettre de Montalembert à Arnaud de l'Ariège, en date du 7 mai 1869. Cet Arnaud était adversaire irréductible du pouvoir temporel du Pape, mais catholique libéral, et, à ce titre, resté en relations d'amitié avec Montalembert. Montalembert lui envoie une épreuve de son pamphlet sur l'Espagne, ajoutant : « Quand je serai mort, vous en ferez ce que vous voudrez. » Preuve claire que la révocation des dispositions testamentaires relatives au P. Hyacinthe ne s'ap-

pliquait pas à l'autorisation donnée de publier le fameux manuscrit [1].

XXIV. — Deux notes pieuses pour terminer. Lire, dans *Etudes franciscaines* (mars et avril 1904), *La Madone dans les poésies de Jacopone de Todi* [2], quelques-unes des plus aimables choses que nous ait laissées le moyen âge :

L'amour s'empare de moi quand je contemple le petit agneau ; et la mère compatissante : Prends-le, prends-le [3] !

O l'incroyable naissance ! Le petit Enfant vient au monde, il quitte le sein de sa mère, il en respecte l'intégrité. Sa virginité, il n'en brise pas le sceau. Pour n'en pas briser le sceau, le bel Enfant sort de son castel, sans déclore la porte. Il n'aurait pas convenu au Dieu tout-puissant de forcer la maison qui l'avait hospitalisé.

XXV. — La *Revue Bénédictine* de Maredsous (avril 1904) publie une longue *Prière inédite attribuée à saint Augustin.* Nous en donnons l'alinéa suivant, qui est si finement dans la note psychologique de saint Augustin, si déliée, si délicate, si mesurée :

Fac nos, Domine, sine elatione veraces, sine fictione humiles, sine dissolutione hilares, sine dejectione tristes, sine errore justos, sine impietate rigidos, sine crudelitate districtos, sine habitudine bonos, sine effusione misericordes, sine jactantia mites, sine simultate pacificos, absque insania vigilantes, sine stupore sanos, sine amentia securos, sine penuria pauperes, sine avaritia divites, et absque suspicione prudentes : — doctos studere fieri, non arroganter velle videri : dociles, non numquam ad scientiam pervenientes : humanos, non tamen bestiali voracitate confusos : hospitales, sed sobrios : operantes manibus nostris, sed non confidere in ipsis : habere, si necessarium judicaveris, impendendos pauperibus nummulos, non amare : dispensare, mox ut opportunitas arriserit, non dissipandos posteris reservare : ...abundare, dispensatio religiosa si adtulerit, familiis et famulantium obsequiis, non inflari : provisores substantiæ pauperum, non prodigos, adprobari : præesse prorogandis, si placatus annuas, copiis, non desideriis voluptatum inservire : pulchris in rebus laudandis creatorem bonorum omnium admirari, et amandis numquam talibus implicari... : sufficere scientia, sed et continentia non inflari : omnia in caritate facienda perficere, et totum quod expletur tibi operatori bonorum omnium Domino, sine quo nihil facere possumus, reputare...

[1] On y trouve, dans ce pamphlet, des phrases comme celles-ci (qui ont été soulignées par Guizot comme exhorbitantes et à biffer) :

« Il faut convenir que les Jésuites ont inventé une singulière façon de servir la religion, de la faire respecter, comprendre et aimer du monde moderne. On dirait qu'ils traitent l'Eglise comme *une de ces bêtes féroces* que l'on promène dans les ménageries. Regardez-la bien, semblent-ils dire, et comprenez ce qu'elle veut, ce qui est le fond de sa nature. Aujourd'hui, elle est en cage, apprivoisée et domptée par la force des choses ; elle ne peut pas vous faire de mal quant à présent, mais sachez bien qu'elle a des griffes et des crocs, et, si jamais elle est lâchée, on vous le fera bien voir...

...L'âme de l'Espagne se pétrifia entre ses mains sanglantes (de Philippe II).

...Ce roi catholique (Philippe IV) a trente-deux bâtards, et ne laisse pour fils légitime qu'un avorton.

...Le double vampire du despotisme religieux et monarchique.

...L'esprit de cour et d'inquisition. »

[2] Jacopone de Todi, franciscain, † 1306, très probablement l'auteur du *Stabat Mater*. — D'autres noms ont été mis en avant, tels que saint Grégoire le Grand, saint Bernard, Innocent III, saint Bonaventure, Jean XXII († 1334) ; mais la tradition, les manuscrits, et les meilleures données de la critique interne confirment l'attribution à Jacopone (son seul concurrent sérieux aurait pu être Innocent III, † 1216).

L'affetto mi si posa
Contemplando l'Agnello ;
La madre pietosa
Pur dice : Tiello, tiello.

L' « AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

Régime intellectuel des clercs au sortir du Séminaire, par l'abbé Guesdon, Chanoine-Archiprêtre de la cathédrale de Séez, ancien Directeur au Grand Séminaire. — Un vol. in-18 raisin de IV-186 p., 1 f. 50, franco 1 f. 75. — Paris, Lecoffre.

Ce volume fait suite aux *Directions spirituelles à l'usage des clercs,* publiées par le même auteur en 1902. Il est le fruit de la même expérience, une expérience de trente ans voués à la formation sacerdotale du jeune clergé de Séez. Aussi dès son apparition a-t-il recueilli les approbations les plus flatteuses. Relevons entre autres les suffrages élogieux de Son Excellence le Nonce apostolique, de NN. SS. l'archevêque d'Avignon, les évêques de Limoges, Soissons, Saint-Dié, Le Puy, Verdun, Evreux, Angers, Troyes, Angoulême..., de plusieurs supérieurs de séminaires. Les lettres épiscopales sont, presque toutes, explicites et motivées : ce n'est point le compliment banal, corollaire obligé d'un accusé de réception. Nul n'en sera surpris après lecture de l'ouvrage.

Voici la trame du livre : l'auteur a pris soin de la mettre en évidence, au début, dans une *Vue d'ensemble.* — « Par régime intellectuel, dit-il, nous entendons le traitement le plus apte à entretenir la santé et la vigueur de l'esprit. » (P. 1). Ce régime a son application naturelle dans l'étude. D'où *Nécessité du travail* intellectuel pour le clergé. « L'étude est pour le prêtre tout à la fois une sauvegarde et une jouissance, un devoir et un mérite. » (P. 3). — Le régime mental auquel il doit se soumettre, lui ministre du Christ, s'inspire de ce *Principe fondamental : « Non estis vestri,* vous n'êtes plus à vous. » — L'application au travail intellectuel requiert l'affranchissement, au moins relatif, des soins et des préoccupations du dehors. Telle est la *Condition préalable* que le jeune prêtre doit s'efforcer, dans la mesure du possible, de réaliser. Qu'il se garde avec soin contre les entraînements d'une activité extérieure fébrile, écueil naturel au début du ministère, et d'autant plus redoutable qu'il se dissimule fréquemment sous les inspirations d'un zèle véritable. Cette précocité passagère d'une âme qui dépense d'un coup toutes ses forces vives, sans songer à les alimenter, frappe de stérilité bien des existences sacerdotales. M. G. le rappelle à la suite de Dom Besse, et il insiste sur cette pensée en termes excellents. — Autre devoir primordial, non moins opportun à rappeler au jeune clergé, surtout de nos jours : celui de la *Préservation intellectuelle.* Il faut se garder ou se guérir des maladies et vices internes de l'esprit ; il faut se défendre contre les influences morbides dont la contagion vient du dehors. Pour être penseur libre et sérieux, ne soyons pas libre liseur. — L'étude a son *hygiène* physique comme

son hygiène morale. L'auteur en résume les préceptes dans une série d'aphorismes. Le dernier sera du goût de plus d'un lecteur : « Apportons sobriété et discrétion à l'étude... *Qui nimis laborat, minus laborat.* » (P. 32). — Une autre série de sentences renferme des conseils pour l'*Organisation du travail*, et esquisse la *Journée de l'homme studieux*.

Les recommandations qui précèdent, dans leur ensemble, envisagent l'étude à des points de vue plutôt extérieurs. Celles qui suivent la considèrent davantage en elle-même. Elles ont trait d'abord à la méthode qu'il faut suivre. M. G. ramène le *Procédé intellectuel* à ces quatre règles : 1° « Travailler de génie et de notre propre fonds. » 2° « Travailler à la fois avec tout soi-même. » 3° « Se former un milieu intellectuel d'élite, » soit par le commerce des vivants, soit surtout par les relations avec les morts, fréquentés dans leurs œuvres. 4° « Prendre l'habitude des notes. » (*Passim*, pp. 36 58).

Après la méthode, l'*Objet de nos études*. L'auteur se « contente d'en tracer les grandes lignes et les principes indispensables. » 1° « Acquérir des connaissances exactes, bien que sommaires, sur toutes les branches de l'enseignement ecclésiastique. » 2° « Entretenir les connaissances acquises. » 3° « Se faire une spécialité. » (*Passim*, pp. 59 64).

Ici se termine le corps de l'ouvrage; il ne comprend que le tiers du volume. La plus grande partie du livre est formée par trois *appendices*. Le premier renferme une série de *conseils pratiques* sur les lectures, conversations, voyages, sur la rédaction des notes et le procédé de composition, sur l'étude des diverses sciences ecclésiastiques. (Pp. 65-109). — Le second a pour titre : *Choix de livres pour bibliothèque ecclésiastique*. L'auteur signale d'abord les volumes qui composeront le premier fonds de bibliothèque pour un jeune prêtre au sortir du séminaire. Puis il donne de nombreuses indications bibliographiques, destinées à orienter les acquisitions ultérieures. (Pp. 110-161). — Un dernier appendice, sous cette rubrique *Selecta studia*, suggère une série d'aperçus ou de problèmes de nature à piquer la curiosité intellectuelle des lecteurs ou à stimuler leur activité studieuse.

Le relevé des grandes lignes révèle de suite la parenté entre le *Régime intellectuel* et *Les Etudes ecclésiastiques d'après la Méthode de Mabillon* (Paris, Bloud et Barral, 1900, in-12, xiv-190 p.). De fait, sauf une interversion, le plan général est le même. Ce n'est pas le seul point de contact. Mais, j'ai hâte de l'ajouter, chacun des deux livres garde son originalité. Celui de Dom Besse est plus restreint dans son objet : principes, règles, conseils, se ramènent à la *Méthode* à suivre dans l'étude des différentes branches du savoir ecclésiastique et dans la mise en œuvre de nos connaissances par la parole ou par la plume. En retour, les sujets abordés sont traités avec plus de maîtrise et d'ampleur. Le titre même choisi par M. Guesdon indique un but plus large : il ne s'agit pas simplement de méthode d'étude, mais de *Régime intellectuel*. De là tous les premiers chapitres ; de là pareillement le caractère général des règles dans lesquelles l'auteur résume le procédé intellectuel. Ajoutons que l'ancien directeur de séminaire professe à l'égard de la critique plus de défiance que l'héritier de Mabillon. Aussi bien, et ce trait suffit à donner la note distinctive des deux ouvrages, Dom Besse s'adresse plutôt à une élite intellectuelle, appelée à vouer à l'étude la meilleure part de son existence, tandis que M. Guesdon vise l'ensemble des prêtres et ceux surtout « qui doivent *prêter* leur vie à l'étude en même temps que la *donner* au ministère. »

Ce n'est pas à dire que le seul clergé paroissial doive prendre pour guide le *Régime intellectuel*. Tous les prêtres, sans exception, pourront s'en inspirer utilement. Comme le remarque avec autorité Mgr de Verdun que nous venons de citer déjà, les conseils de M. G. « sont sages, inspirés par la foi, le bon sens et l'expérience. » Cet éloge est mérité, qu'il s'agisse des avis pratiques renfermés dans l'appendice A, ou des recommandations générales formant la première partie de l'ouvrage. Celles-ci nous ont particulièrement plu. Sans doute dans ces règles tout n'est pas également applicable pour tous. Les situations ont leurs nécessités, parfois inexorables. Mais les principes formulés par M. G. offrent un régime idéal de vie intellectuelle normale ; ce sera pour chacun sagesse de ne point le perdre de vue, et profit d'en rapprocher sans cesse, dans la mesure du possible, sa propre conduite.

La sobriété du trait s'allie heureusement, sous la plume de l'archiprêtre de Séez, à la justesse des aperçus et à la fécondité des pensées. Ce laconisme suggestif laisse place à la réflexion individuelle et la stimule.

Avouons-le pourtant : on voudrait parfois plus de lien dans la rédaction. Une succession d'aphorismes fatigue, et laisse l'impression du décousu et de l'inachevé. Parfois l'idée, pour être condensée à l'excès, devient inintelligible. M. G. résume ainsi la première règle du procédé intellectuel : « Silence intime, attention souveraine, s'enquérir de Dieu et passer tout en acte. » (P. 42). Nous confessons ne pas bien saisir, même après les développements qui précèdent. — Aussi bien l'exposé de cette règle ne nous a qu'à demi satisfait, de même que l'explication de la seconde. Bien plus, nous ne souscririons pas à la pensée fondamentale du premier aperçu, du moins sans réserve ou limitation. Sans doute l'érudition tend à étouffer la conception personnelle et entrave dans plus d'un esprit le développement régulier et harmonieux des facultés intellectuelles. Il faut travailler de génie et de son fonds : nul n'en disconviendra. Mais ce procédé, excellent pour la mise en œuvre des connaissances, pour la composition oratoire ou littéraire, est-il d'égale valeur pour l'étude proprement dite, surtout dans les diverses branches du savoir ? Non assurément. En théologie, en exégèse, et plus encore en droit canonique et en histoire ecclésiastique, pour ne point sortir du domaine des sciences sacrées, il faut autre chose que la réflexion personnelle ; et si l'intuition y a son rôle, nous doutons qu'il soit le premier. Tel n'est pas non plus l'avis de M. G.; mais nous aurions aimé à le lui voir dire explicitement. — Peut-être pourrions-nous encore exprimer des doutes sur la justesse de quelque conseil ou aperçu isolé : la rédaction est-elle bien un travail d'après-midi ou de chaude saison ? (P. 35). Est-il parfaitement exact que la grande beauté de la Bible soit dans son tout et dans l'enchaînement de ses parties, qu'un ordre subtil et délicat, mais réel et très logique, en ait noué la trame ? (P. 77). Nous ne pouvons nous empêcher de songer que cet ordre a varié avec les siècles, que la trame de l'A. T. n'est pas identique en hébreu, dans les LXX et dans la Vulgate, et que, pour le N. T. même, la suite des livres offerte par nombre de manuscrits n'est pas celle de l'édition Clémentine. — Ajoutons enfin qu'on regrette de ne pas voir les nombreuses citations dont le volume est émaillé accompagnées de références précises qui en permettent le contrôle. Au reste, ce sont là des défectuosités légères.

La seule critique sérieuse à faire au *Régime intellectuel* vise la bibliographie. Nous n'insisterons pas sur le choix des livres formant le premier fonds : on pourrait à coup sûr le concevoir différemment, par exemple pour l'Ecriture Sainte ; mais c'est affaire d'appréciation, forcément un peu subjective. Notre vrai grief vise le Catalogue principal. Non que celui-ci manque de mérite : il témoigne au contraire de connaissances étendues, d'une appréciation généralement exacte des ouvrages jugés, et de recherches méritoires. Mais il nous semble destiné à rendre peu de services, faute d'indications suffisantes. Tel qu'il est, il ne peut être utile que pour les gens au courant, à titre de *memorandum*. Aux autres cette longue liste de noms n'apprendra que peu de chose et pourra causer plus d'une mésaventure. Qu'on nous permette de rapporter, à l'appui de cette crainte, une anecdote authentique. Un jeune prêtre, instruit, ayant à s'occuper des premiers siècles de l'histoire de l'Eglise, prie son commissionnaire de Paris de lui procurer divers ouvrages de l'abbé Duchesne, et

entre autres l'édition du *Liber Pontificalis*. Il connaissait le mérite de l'ouvrage, mais n'en soupçonnait pas l'importance matérielle et moins encore le prix. Le libraire répondit : « Epuisé, se trouve d'occasion, 250 francs. » Inutile d'ajouter que l'amateur n'insista point. Sans l'épuisement de l'édition, il eût payé 200 francs une leçon sur l'importance de connaître avant acquisition le prix d'un livre. M. G. renvoie pour ces détails aux catalogues des libraires. Mais qui les a couramment sous la main? Les rédacteurs de l'*Ami* chargés de répondre aux nombreuses questions de bibliographie qui affluent à la Direction savent par expérience combien il est difficile parfois de se procurer ces menus renseignements. — A tout le moins aurait-il fallu donner le nombre des volumes et la date sinon de la dernière, du moins de la première édition : de cette sorte le lecteur aurait entrevu l'importance matérielle de l'ouvrage, soupçonné sa valeur ou le parti qu'il pouvait en tirer. Nous voulons espérer que M. G. reviendra sur sa décision, et que ces indications figureront dans une édition nouvelle de son excellent libretto. — Nul doute qu'il ne fasse disparaître dès le prochain tirage, si ce n'est fait déjà, les fautes de typographie, un peu nombreuses (par ex. pp. 124-125 : Etier, Mœlher, Schopfer, Reuch, Henstenberg), qu'il ne rectifie ou ne complète certains titres, par exemple Corluy : *Spicilegium Dogmatico-* (et non *Theologico-) biblicum ;* Meignan : *David, Roi, Psalmiste, Prophète ; Salomon, son règne, ses écrits*, etc., au lieu du vague : *Etudes critiques sur l'A. T.*, titre qu'on ne trouve nulle part ; Loisy, *Histoire du Canon de l'A. T.*, *Hist. du Canon du N. T.*, au lieu de *Formation du Canon*, etc. Il y aurait lieu aussi d'indiquer régulièrement par quelque sigle les ouvrages publiés par des protestants, comme la *Biblia triglotta* de E. de Levante, le *Polyglotten-Bibel* de Stier et Theile, etc.

Nous avons insisté, à l'excès vraiment, sur les imperfections de cet Appendice ; l'auteur voudra bien ne voir dans nos critiques, ou plutôt nos desiderata, que le témoignage de l'intérêt que nous portons à son œuvre ; nos lecteurs y trouveront une garantie pour la valeur des éloges accordés à l'ensemble du livre. Dans quelques jours, quelques semaines au plus, les élèves des grands séminaires vont quitter leur asile studieux, ceux-ci pour le repos actif des vacances, ceux-là pour les labeurs du ministère. Pour les directeurs, ce départ provoque ou ravive des préoccupations douloureuses. Ils voient ces jeunes prêtres d'aujourd'hui ou de demain, d'abord dans le tourbillon plus ou moins fiévreux d'un vicariat urbain, puis dans l'isolement d'un presbytère de campagne ; et ils se prennent à redouter pour eux presque à l'égal les entraînements naturels de l'activité extérieure et les loisirs forcés créés par l'indifférence des peuples. Enraciner dans ces âmes lévitiques ou sacerdotales la foi au travail intellectuel, en développer chez elles l'amour, en cultiver l'habitude : ce serait, ils le sentent, avoir fait beaucoup pour assurer la persévérance de leurs fils spirituels. Ils multiplient dans ce but les conseils. Le livre de M. Guesdon se propose d'aider leur tâche et de poursuivre leur œuvre. Aussi pensons-nous rendre service aux éducateurs et aux membres du jeune clergé, en signalant en ce moment à leur attention et en leur recommandant le *Régime intellectuel des clercs au sortir du Séminaire*.

Les Routes d'Arles, par André Godard. — Un vol. in-12 de 312 p., 3 fr. 50. — Paris, Perrin.

M. André Godard, qui depuis sa conversion met au service de sa foi et de sa piété un talent jadis célébré du boulevard, nous a donné déjà deux volumes qui permettent de le ranger parmi les plus pénétrants de nos apologistes : *Le Positivisme chrétien* et *La Vérité religieuse*. *Les Routes d'Arles* est un livre qui n'affiche certes aucune visée doctrinale ; on dirait un simple carnet de notes de voyage à travers une Provence vue à vol d'oiseau, décrite au hasard des excursions, dans un style brûlant, mais bref toujours et passionné. Mais comme on sent s'exhaler doucement de chacune de ces pages le parfum d'une pensée chrétienne ! et quelle apologie par le sentiment et la poésie ! M. André Godard adore la Provence et ses vieux souvenirs, la terre enchanteresse que l'on a appelée *l'Orient de la France :* tout l'y arrête et l'y charme, monuments et paysages, coutumes d'autrefois et mœurs d'aujourd'hui, traditions historiques et légendes pieuses ; mais dans quelle lumière on perçoit toujours la pensée chrétienne, souvenir du passé ou espérance de l'avenir, qui flotte à l'horizon de ses réflexions ! Il adore la Provence, mais c'est l'Evangile qui a fait la poésie de la Provence ; et ce sont des souvenirs chrétiens qui se lèvent de toutes ces pierres dorées et de ces paysages ensoleillés : les saintes Maries, Madeleine, Marthe, Paul et Trophime à Arles, les Alyscamps, les Arènes et les Martyrs, Arles la ville privilégiée des premiers empereurs chrétiens, un instant seulement dépossédée au profit de Lutèce par l'Apostat, Saint-Trophime émule de Reims et témoin du sacre de plusieurs Césars germaniques, Saint-Trophime émule de Clermont aussi et vibrant, comme Clermont, des échos de la grande prédication d'Urbain II, saint Jean de Matha, sainte Catherine de Sienne, Belzunce, la défense de Frigolet, et tant d'œuvres charitables qui renaissent en Provence comme ailleurs, avant-coureurs du renouveau de la foi, tant de pierres d'attente restées intactes au fond des âmes pour les résurrections futures, comme sont restées dans la langue ces charmants vocables du moyen âge qui marient si heureusement la beauté et la sainteté : *O bello Immaculado !* chante encore le Provençal à la Vierge, et il appelle toujours ses saints *li santibelli*, écho, dirait-on, mais écho évangélique du καλοκάγαθος des Grecs ses aïeux.

« La Provence n'est pas à ce point déchue. La patrie de Jean de Matha et de Belzunce savait qu'un amour limité n'est pas l'amour ; elle répugne encore au matérialisme, et ses femmes la protègent. Jadis Marthe y enchaîna le démon, Madeleine la sanctifia par sa pénitence, Catherine de Sienne la délivra des anti-papes (?). Elle connaît la puissance de l'*Ave Maria*. La Vierge étend les bras sur ses villes... L'innocence eût-elle disparu de ce pays, que ses derniers pèlerins s'en iraient encore implorer pour lui, dans les rocs désolés de la Sainte-Baume, celle qui fut le repentir pardonné. »

L'Europe et la Révolution française, par Albert Sorel, de l'Académie française. — Septième partie : *Le Blocus continental. Le grand Empire, 1806-1812*. — Un vol. gr. in-8 de 606 p., 8 fr. — Paris, Plon.

Ce tome VII est l'avant-dernier. Un volume encore, et M. Albert Sorel aura achevé son monument, le plus solide et le plus beau que la science et l'art de l'histoire aient élevé depuis un demi-siècle (avec les Etudes diplomatiques de feu le duc de Broglie sur le XVIII^e siècle).

Ce tableau de six années, 1806-1812, est attachant à l'égal du plus palpitant des drames. Ce sont, pour nous, six années de victoires éblouissantes, mais qui n'ont pas ébloui les contemporains ; et laissant les campagnes où Napoléon vole de triomphes en triomphes, M. Albert Sorel suit le travail de la diplomatie, qui ne désarme pas et où Napoléon est toujours vaincu. Toujours vaincu, puisque aucune de ses victoires ne termine rien et que tout est toujours à recommencer ! La guerre lui livre l'Europe, mais la paix la lui enlève. Il bat les armées, supprime les Etats, mais les peuples demeurent. A Friedland il croit en avoir fini avec la Russie ; mais déjà à Iéna il croyait en avoir fini avec les Prussiens, et à

Austerlitz avec les Austro-Russes, et à Marengo avec les Autrichiens. Et après Friedland comme après Iéna et comme après Austerlitz et comme après Marengo, ce n'est toujours qu'une paix que l'on sent grosse d'orages. Et c'est trop peu de dire qu'on la sent grosse d'orages : on fait beaucoup plus que la sentir, puisque le dernier mot de Tilsitt est un cri de guerre : *Guerre à mort à l'Angleterre !*

Et à Tilsitt comme à Berlin et comme à Presbourg et comme à Lunéville, Napoléon, toujours dupé dans ses essais de diplomatie, toujours dupé parce qu'il croit quand même à une certaine sincérité et noblesse d'âme chez ses interlocuteurs couronnés et que ce n'est qu'à Sainte-Hélène qu'il mesurera la profondeur de la perfidie des monarques de droit divin, Napoléon à Tilsitt s'imaginera avoir séduit Alexandre, sans se douter que l'ambition d'Alexandre dépasse la sienne et qu'Alexandre, beaucoup plus diplomate que militaire et admirablement doué pour l'intrigue (ce qui est expliqué à merveille dans le volume de M. Albert Sorel), admirablement servi d'ailleurs par Talleyrand, ne voit dans cette paix de Tilsitt qu'un moyen de gagner du temps, de sauver le présent en ménageant l'avenir, prenant l'air, en artiste consommé qu'il est, de se prêter aux plans extraordinaires de Napoléon, mais se réservant en fin de compte de placer l'Europe sous la suprématie russe, et trompant à ce jeu subtil, cinq années durant, ses propres ministres non moins que Napoléon lui-même.

Puis, la rupture éclatée, c'est à tout un peuple, en Russie comme en Espagne, que Napoléon se heurte. Après la victoire de la Moskowa, une de celles qu'un illustre orateur appelait justement « des victoires blessées à mort », c'est l'incendie de Moscou, l'hiver subit et féroce, puis la retraite (18 octobre 1812), « *le grand reflux* » :

« La Grande Armée est encore debout ; mais, devant elle, nulle armée à vaincre : ni généraux à battre, ni diplomates à surprendre. La force demeure inerte, faute de corps où frapper. La conquête, poussée à cet excès, échoue et chavire. Le génie de la guerre s'évanouit dans le vide. Napoléon est arrivé jusque-là, porté par la crue formidable du flot qui est venu battre les murs du Kremlin ; mais le flot, comme épuisé, s'est arrêté là, et, emporté par son propre poids, par le renversement qui s'opère dans les masses profondes, il reflue sur soi-même et se retire... Du reflux, la Grande Armée fut engloutie et la France même submergée : *Reversæ sunt aquæ et operuerunt cursus et equites.* »

C'est sur ce texte biblique que se ferme le livre de M. Albert Sorel. Seul, le désastre de Pharaon offre à l'historien une image digne de l'immensité de la catastrophe.

C'est un texte aussi du cantique de l'Exode que l'Allemagne a gravé sur la « Pierre de Napoléon » *(Napoleonstein)*, le monument érigé à deux kilomètres de Leipzig sur l'emplacement où Napoléon passa la journée décisive du 18 octobre 1813, un bloc de granit colossal avec une épée couchée et le légendaire petit chapeau de l'empereur, et cette inscription (en allemand), étreignante en pareil lieu :

DOMINUS QUASI VIR PUGNATOR, OMNIPOTENS NOMEN EJUS.

L'Idéal américain, par Th. Roosevelt. — Traduit par A. et E. de Rousiers. — Un vol. in-12 de XIX-251 p., 3 fr. 50. — Paris, Colin.

« Il est étonnant de voir à quel degré un honnête homme peut sincèrement en méconnaître un autre, » écrivait un jour à M. Roosevelt un de ses rivaux politiques. Ce qui est vrai des individus l'est beaucoup plus encore des peuples. Les peuples sont étrangement exposés à rester des énigmes les uns pour les autres, par l'effet précisément de ces progrès modernes qui, en multipliant les relations matérielles, n'ont fait que suraiguiser les appétits et les concurrences et creuser plus profond l'abîme entre les cœurs.

Or, pour connaître vraiment un peuple, une société, il ne suffit pas d'en inspecter les dehors, de savoir, par exemple, que les jeunes filles américaines sortent seules, que Chicago, New-York et autres grandes villes possèdent des maisons à vingt-cinq étages, que de gigantesques trusts se sont constitués dans les diverses industries, que les mœurs politiques sont souvent corrompues, etc. Il faudrait aller plus au fond, discerner les mobiles d'action, voir ce qu'il y a dans le cerveau et le cœur américains, comment un Américain-type comprend, comment et à quoi il s'attache, comment il juge par conséquent.

C'est ce que l'on pourra voir ou tout au moins entrevoir à travers les pages de M. Roosevelt. Elles sont une série d'articles publiés par lui à diverses époques ; mais elles ont leur unité très intense ; elles sont d'un bout à l'autre l'expression de la mentalité américaine. Et cette mentalité n'est point l'idéal barbare que certains Européens se sont forgés sous le nom d'américanisme. L'Américain contempteur du droit et de la tradition, adorateur du succès à tout prix : que d'Européens sont Américains sur ce point ! — L'Américain chasseur de dollars n'est point l'Américain-type, ni surtout l'Américain dirigeant ; et ce n'est pas le culte de l'argent qui suffit à rendre compte de l'extraordinaire développement de ce pays depuis cent trente ans.

L'Américain aime la liberté, mais la liberté de se développer, d'agir utilement, de s'élever, et ne se fait nul scrupule de détruire toute liberté qui ne s'exerce pas dans ce sens : il abolit l'esclavage dans les Etats du Sud, malgré la liberté qu'invoquent les planteurs d'avoir des esclaves ; il refuse d'admettre l'Utah aux rang et privilèges d'un Etat membre de l'Union, aussi longtemps que la polygamie y est reconnue ; il supprime la liberté du débit des boissons alcooliques dans les Etats où il apparaît qu'une notable proportion d'individus soit incapable d'en user sans dommage, se disant qu'après tout cette suppression ne nuit en rien au développement, ni à l'activité, ni à l'élévation de personne.

L'Américain ne s'embarrasse point de traditions qui souvent ne sont que des préjugés ; mais sur les vérités fondamentales, sur un certain idéal moral qui en somme lui vient de l'Evangile, il ne veut pas de discussion. Et ces vérités morales sont acceptées assez universellement pour que, chacun y trouvant une limite à sa liberté individuelle, tout le monde puisse admettre que la loi reconnaisse officiellement et impose cette limite si cela est nécessaire, — assez universellement aussi pour que nos lois et traditions liberticides de la vieille Europe soient là-bas une impossibilité. Les Américains ont, comme nous, leurs divisions politiques, mais sans cet héritage de haines, de rancunes accumulées, d'antagonismes aigus qui nous paralysent en Europe. Les « *morts qui parlent* » là-bas, ne parlent pas des situations perdues, ni des dominations subies, mais de la grande œuvre accomplie en commun. Ils agissent.

Ils agissent ; et tous les domaines de l'activité humaine sont également sacrés à leurs yeux. Toute l'Amérique n'est pas en actions industrielles ou commerciales. Nous avons dit plus d'une fois dans nos Causeries (cette année encore, p. 254) avec quelle intensité le besoin d'action religieuse sollicite ce peuple. Les jeunes Universités américaines déploient une activité littéraire encore un peu chaotique, mais vigoureuse et pleine de promesses ; et M. Roosevelt considère qu'un grand poète peut faire beaucoup plus pour un pays que le propriétaire d'une usine de clous. Il célèbre la puissance des souvenirs héroïques, principes immortels d'action : Washington et Lincoln ont fait autre chose que remporter des victoires ou inscrire des lois dans les codes ; ils ont surtout exercé et continuent d'exercer, par leurs actions et leurs paroles, « une influence morale, immense et indéfinissable, sur le caractère national. » Pour lui, l'élément moral prime toujours l'élément matériel : « Nous sommes une nation indépendante et unie, riche de la moitié d'un continent ; mais ce qui

est un fait non moins évident, c'est que tout Américain est plus riche encore par l'héritage des nobles paroles et des nobles actions de Washington et de Lincoln... Les hommes qui font le plus de mal ne sont pas les oppresseurs *que tout le monde exècre;* ce sont ceux qui ne font pas tout à fait autant de mal, mais qui sont *applaudis au lieu d'être exécrés.* »

Et c'est pourquoi il épuise le vocabulaire des invectives contre les gens à idéal matériel, incapables d'action : « Il n'y a pas au monde de type plus ignoble que celui de l'Américain chercheur de millions, insensible à tout devoir, indifférent à tout principe... Un tel homme est particulièrement dangereux s'il fonde un collège ou dote une église, car les braves gens qui sont généralement illogiques, oublient alors sa culpabilité... Ces hommes ne sont pas nombreux ; mais un très grand nombre d'hommes se rapprochent plus ou moins de ce type, et, dans la mesure où ils s'en rapprochent, ils sont une malédiction pour le pays... Le plus mauvais service que l'on puisse rendre à un homme est de lui apprendre à ne compter que sur les autres et à gémir sur ses épreuves. Si un Américain doit arriver à quelque chose, il doit mettre sa confiance en lui-même et non dans l'Etat..., affronter la vie avec un courage résolu, remporter la victoire s'il le peut, accepter la défaite s'il le faut, sans chercher à imputer à ses semblables une responsabilité qui n'est pas la leur... L'homme qui se contente de laisser la politique aller de mal en pis, plaisantant sur la corruption des politiciens ; l'homme qui se contente de voir la mauvaise administration de la justice sans faire un effort immédiat pour la réformer, déserte en face de son devoir et prépare le chemin à des maux infinis dans l'avenir... Le lâche désir d'éviter une querelle est souvent le plus sûr moyen de la précipiter... » *(Passim,* p. 10, 108, 149. etc.).

Quelle leçon ! — Rendons hommage, en terminant, au talent des deux jeunes traductrices, Mlles A. et E. de Rousiers : elles ont su mettre en un français élégant et clair une prose que les lecteurs de la *Vie intense* avaient pu être tentés de croire barbare et qui, au contraire, s'accommode au génie de notre langue tout aussi aisément que les idées elles-mêmes de l'ouvrage s'harmonisent avec notre vieux bon sens français.

LITURGIE

Q. — 1° L'*Ami* (1903, p. 720) dit que « la bénédiction doit toujours clore le salut. » Si l'on chante l'*Adoremus* alterné avec les versets du *Laudate*, le prêtre ne peut-il pas laisser le Saint-Sacrement sur l'autel, étant lui-même au bas des degrés, jusqu'au *Sicut erat?* ou bien doit-il aussitôt après la bénédiction renfermer le Saint-Sacrement dans le tabernacle ? Si cette dernière méthode est la bonne, comme semble l'indiquer la réponse de l'*Ami*, le prêtre doit-il aussitôt rentrer à la sacristie, ou bien attendre debout au bas des degrés la fin du chant ?

2° Je connais une église où chaque dimanche, à la grand'messe, le chœur se met à genoux dès que l'on entonne le *Sanctus*. N'est-ce pas contraire à la rubrique, d'après laquelle, je crois, on ne se met à genoux dès le *Sanctus* qu'à certaines messes, comme celles des féries et des morts ?

R. — Ad I. Il n'y a pas lieu d'attendre la fin du chant de l'*Adoremus* pour renfermer le Saint-Sacrement ; il faut le faire aussitôt après la bénédiction.

Mais l'officiant doit-il aussi rentrer à la sacristie sans attendre la fin du chant, ou bien faut-il qu'il attende au bas des degrés qu'il soit fini ? — Du moment que le Saint-Sacrement est renfermé dans le tabernacle, l'officiant est libre et peut à volonté rester ou se retirer.

Ad II. C'est une erreur de croire que le chœur ne se met à genoux à *Te igitur* du Canon qu'à certaines grand'messes, comme celles des défunts et des féries. Le Cérémonial des Evêques, au contraire, déclare absolument, liv. II, chap. VIII, n. 68 et 69, qu'après le *Sanctus* ou au commencement du Canon,... « omnes tam in Choro quam extra genuflectunt, præter Presbyterum et Diaconos assistentes, et Diaconum et Subdiaconum, qui nonnisi cum Celebrante genuflectunt..., » et qu'après l'élévation, d'après le même Cérémonial, n. 71, « pariter tunc omnes surgunt et stant usque ad communionem inclusive. » (Cf. Van der Stappen, *Cæremoniale*, n. 156, p. 437).

Néanmoins, dans nombre d'églises, un usage contraire existe, et l'on ne s'agenouille qu'au moment de la consécration pour ne se relever qu'avant le *Pater*. S'il existe une coutume de ce genre, Mgr Parisis pense qu'il faut la ranger parmi les louables et anciennes dont parle le Cérémonial et la conserver. (Cf. Baldeschi, *Cérémonial Romain* traduit par M. Favrel ; Dijon, 1847).

Q. — 1° L'*Ami*, en 1903, p. 1184, dit que l'oraison *commandée* pour un défunt doit se réciter à partir des semi-doubles et invoque un décret du 15 juillet 1881 pour Langres, qu'on ne trouve pas dans la Collection officielle. Van der Stappen dit au contraire qu'on ne peut réciter l'oraison *commandée* pour les défunts qu'aux fêtes simples ou *infra*, et s'appuie sur un décret n. 1322, ad 8, qui par conséquent fait loi. Voudriez-vous m'expliquer cette difficulté ?

2° Bernard, dans son *Cours de Liturgie (La messe,* t. I, p. 123, édition 1898), en permettant de célébrer dans les oratoires privés le dimanche où une solennité est transférée, n'a-t-il pas mal interprété le décret du 6 mars 1896, n. 3890, ad I ?

3° Le même auteur n'est-il pas également dans l'erreur au sujet de la barrette, lorsqu'il prétend qu'elle n'appartient pas à l'habit de chœur, et déclare le décret n. 1819, ad 2, révoqué par celui du 7 déc. 1844, n. 2877 ?

R. — Ad I. Toute la difficulté vient de ce que l'on prête à Van der Stappen ce qu'il ne dit pas. Le décret n. 1322 vise les oraisons qu'on est libre d'ajouter, *si on le veut bien*, à certaines messes, et il déclare avec Van der Stappen (comme nous le dirions nous-même à l'occasion) qu'on ne le peut *en faveur des défunts* que dans les simples et les féries non privilégiées. (Rubr. gén. du Miss., tit. IX, n. 12). Mais s'il s'agit d'une oraison *commandée* pour un défunt, le cas est tout différent ; et Van der Stappen, édition de 1899, enseigne comme nous et comme le décret du 15 juillet 1881, que cette oraison doit se dire en plus à partir des semi-doubles.

Ne confondez pas les cas, et la difficulté n'existera plus.

Ad II. Vous avez raison. D'après le décret n. 3890, ad I, ce n'est pas le dimanche où l'on fait